

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /
Couverture de couleur
- Covers damaged /
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure.

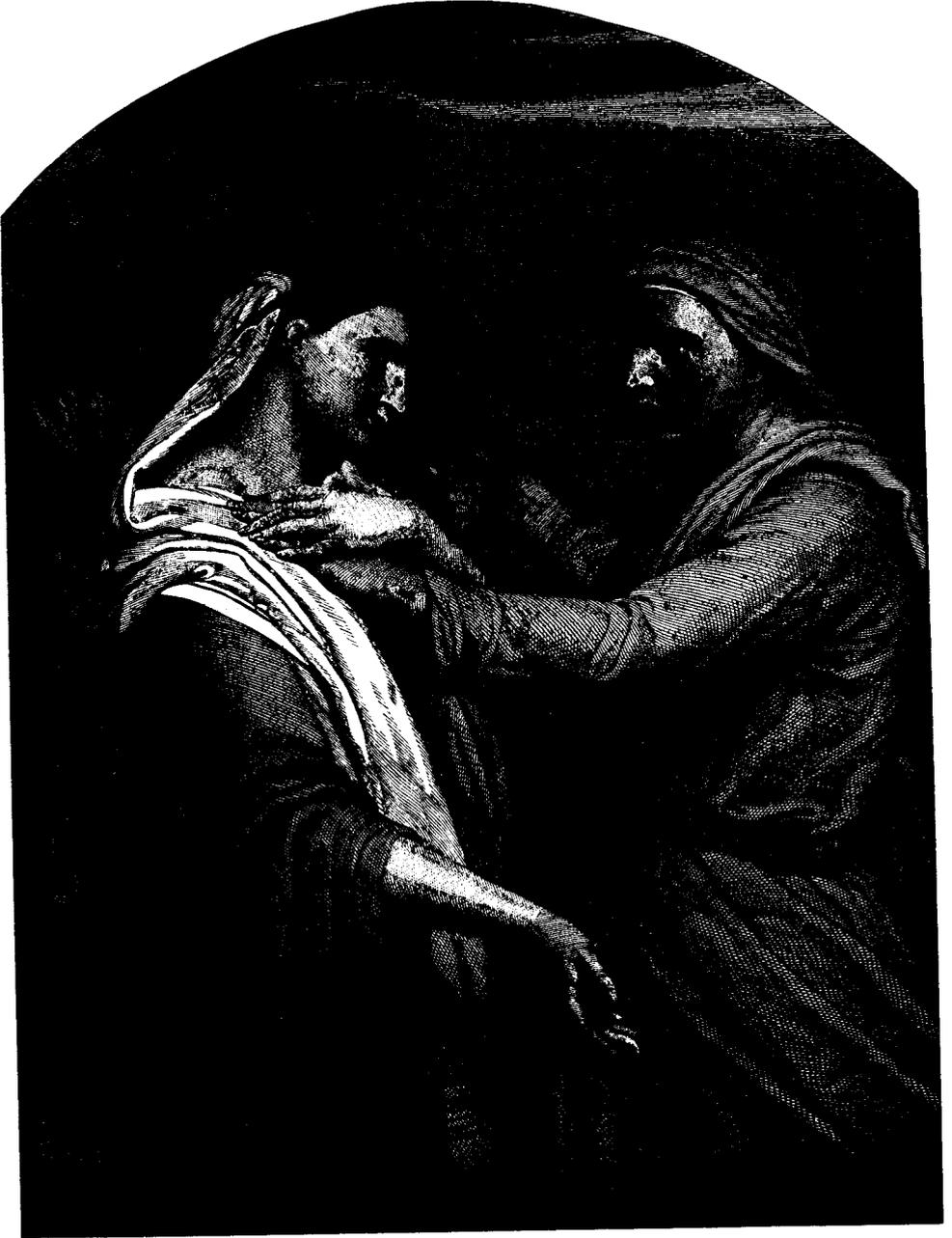
- Additional comments /
Commentaires supplémentaires: Pagination continue.

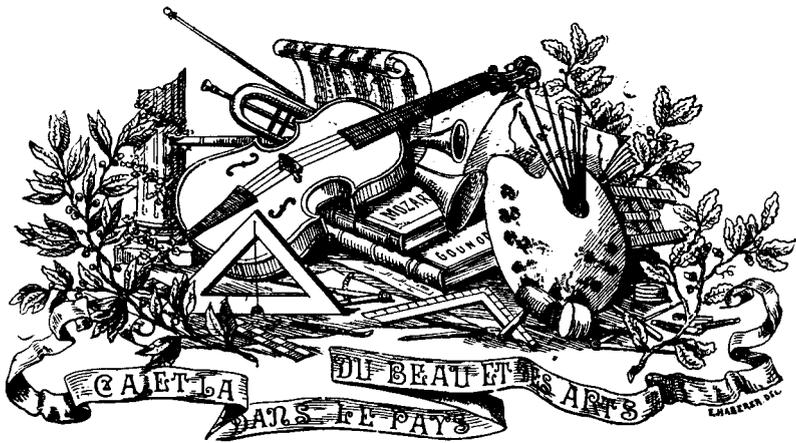
Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression

- Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire

- Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées.





RUTH ET NOEMI

D'APRÈS ARY SCHEFFER.

NOUS sommes heureux de pouvoir offrir à nos lecteurs une bonne gravure d'un tableau de ce sympathique artiste qui a nom Ary Scheffer. Quoique nous n'en ayons pas fait mention dans la courte notice biographique que nous lui avons consacrée dans notre numéro du mois d'août 1895, c'est une de ses plus belles productions.

Ary Scheffer a choisi l'instant où le poète sacré dit que "Ruth s'attacha de ses bras à sa belle-mère Noémi" et où elles échangent ce dialogue empreint d'un esprit de sacrifice et de dévouement qu'aucun poète de l'antiquité soit grecque ou latine n'a su égaler. Sophocle, le plus accompli des fils de la Muse, met de bien belles paroles au cœur d'Antigone, quand elle s'attache à son père dont elle

doit guider les pas errants; mais (Edipe a les yeux crevés, Antigone est sa fille; Noémi n'est que veuve et pauvre, Ruth n'est que sa bru: quelle différence entre les deux situations! et cependant quelle supériorité dans l'inspiration biblique!

L'expression des figures dans l'œuvre de l'artiste rend admirablement les sentiments qu'annoncent les acteurs. Noémi dit à Ruth? "Ta sœur est retournée vers ton peuple et vers tes dieux; va-t-en avec elle." Ruth lui répond: "Ne t'irrite pas contre moi pour que je t'abandonne et que je m'en aille; partout où tu iras, j'irai; partout où tu t'arrêteras, je m'arrêterai; ton peuple est mon peuple, ton Dieu est mon Dieu. Dans la terre qui te recevra mourante, je mourrai, là sera le lieu de ma sépulture. Que le Seigneur me fasse miséricorde et plus encore si autre chose que la mort me sépare de toi."

Noémi se laisse vaincre par cet opiniâtre dévouement, qui sera récompensé si magnifiquement. Ruth devient l'épouse de Booz; elle sera mère d'Obed, aïeul de David, et c'est de cette race que sortira Jésus. A ce nom quelle auréole ceint la tête de l'humble glaneuse! Ce n'est plus Noémi, ce n'est plus l'héroïque abnégation de la jeune Moabite que l'on a devant les yeux, on aperçoit le Calvaire.

Alphonse Leclaire.



LES GAIETES DE LA MORT

SOUVENIRS DE NOVEMBRE EN ITALIE.

I

E fut dans un logis froid, triste et humide que j'échouai un soir à Vérone, après être resté une heure en panne, devant Desenzano, enfermé dans un wagon. Des difficultés sans nombre, des rails mal ajustés, des conversations interminables, nous avaient retenus là, le bec dans l'eau du lac de Garde. C'est sur la place Sainte-Anastasie que la voiture m'avait mené. A la première inspection, je vis que je serais mal logé ; mais je m'y résignai en me rappelant que, d'après mon guide, je me trouvais dans le meilleur hôtel de la ville. A peine avais-je secoué ma poussière et mon ennui que, brusquement, à mes oreilles retentit un grand bruit de voix et de cuivres qui me donnèrent à penser que les magistrats de la ville lombarde, informés de mon arrivée, avaient envoyé leurs musiciens municipaux pour me donner une aubade. Je mis le nez à la fenêtre. La nuit était obscure, les becs de gaz rayaient de lueurs tremblantes les maisons de la place. Il n'y avait personne. Les flots d'une harmonie féroce, indescriptible, venaient du côté droit.—“ Quelque fête populaire !” Je descendis dans la rue pour y aller voir. Au lieu d'un bal, c'était un enterrement.

L'église Sainte-Anastasie était ouverte. Dans la première travée était, sur des tréteaux, placé un cercueil

couvert d'un drap noir. A l'entour, une trentaine de personnes, tenant toutes à la main un cierge allumé, semblaient, dans leurs costumes divers, le capuchon rabattu, des ombres sinistres venant recevoir une ombre nouvelle. Les musiciens, armés de cuivres dont les reflets prenaient un aspect satanique, enflaient leurs joues sur leurs instruments et ouvraient des yeux menaçants. Un trombone, surtout, était effrayant à voir. Il faisait jouer ses coulisses et déchaînait ses notes sonores avec des gestes de possédé. Jamais je n'avais entendu un *Miserere* exécuté de cette manière. Bien que le rythme fût vif et rapide comme celui d'un galop, la cérémonie dura plus d'une heure. Je rêvai toute la nuit musique infernale, et le lendemain, encore imprégné de symphonie funèbre, je passai ma matinée à visiter des tombeaux.

Il y en a deux célèbres à Vérone : le tombeau des Scaliger et le tombeau de Roméo et Juliette. Malgré tous les efforts que je fis pour m'attendrir sur le sort des enfants de Capulet et de Montaigu, je ne parvins pas, devant la pierre qu'on me montra dans un terrain vague, à me persuader qu'elle recouvrit jamais les corps des deux amoureux. Je n'y trouvai rien d'authentique que les 50 centimes que je payai pour la voir. Quant au tombeau des Scaliger, il est isolé dans l'enfoncement d'une petite rue et n'offre rien dans son architecture qui inspire la tristesse. C'est un monument funèbre assez élégant, dont le sarcophage est surmonté d'un dais reposant sur des arcades à jour et ogivales. Le dais sert de parapluie, le tombeau se trouvant en plein air. Muni de ces notions préliminaires sur la manière dont on honore les morts en Italie, je partis pour Padoue.

Je n'avais pas annoncé mon arrivée. Pourtant en descendant du chemin de fer, le spectacle d'un enterrement me fut donné. On le fit défilier devant moi. En tête marchaient deux cornets à piston appuyés par un trom-

bone et un ophicléide de belle dimension. Les quatre virtuoses jouaient un galop dans lequel je crus reconnaître la finale de *la Profumeria della via Tiquetonne*, ce qui veut dire en français : “ la jolie parfumeuse ”. Suivaient la croix et le prêtre, puis le corps porté sur les épaules de quatre vigoureux gaillards qui riaient à gorge déployée. Enfin, venaient les membres éplorés de la famille, les parents, les amis, formant une troupe d’une soixantaine de personnes qui couraient derrière comme désireuses de ne pas perdre une note de la musique. J’eus la tentation de les suivre pour voir quelle serait la fin de la cérémonie ; mais ils allaient si vite que je lâchai bientôt prise. Je n’avais pas les mêmes raisons que tout ce monde de me réjouir.

A Venise, où je fis de nombreux et longs séjours, je n’eus jamais l’occasion d’assister à un enterrement. Un jour que j’errais autour de la *Sacca della misericordia*, qui est le point de départ où l’on s’embarque pour le grand voyage, je vis les longues gondoles noires que l’on emploie à cet usage. Elles ne m’inspirèrent aucune sensation de gaieté. On me montra au loin une île qui n’est peuplée que de morts et de capucins. Mon gondolier fit de vains efforts pour m’y conduire, bien que j’eusse la secrète envie d’aller y saluer la tombe de Léopold Robert, dont les pauvres os sont allés là échouer.

II

Ce n’est pas en un seul voyage qu’il m’a été permis de visiter les principaux cimetières de l’Italie. Je m’y suis pris à plusieurs fois. On sait que ces cimetières sont des espèces de jardins réguliers ornés de cyprès et de marbrés, de monuments variés, de statues et de fleurs. Les tombes ne sont pas serrées les unes contre les autres comme au Père-Lachaise. On y a laissé aux morts de l’espace et

de l'air. La monotonie et la tristesse en sont exclues. Quand on entre dans le campo santo de Turin ou de Florence on se croirait dans un parc d'agrément. Les fleurs y étalent leurs couleurs les plus vives, la nature et l'art se plaisent à vous sourire, et vous n'emportez de là que des impressions de calme et de douceur. Je ne connais, en Italie, qu'un seul cimetière où l'art parle éloquemment de la mort : c'est le Campo santo de Pise. Mais ce fameux cimetière n'est pas un cimetière comme un autre : c'est un cloître. Il est né en quelque sorte sous l'inspiration farouche de Dante. Le souffle du poète y a passé et s'y est même reposé. Le cavalier de la mort a été fixé sur la muraille par Andréa Orcagna, et il préside du haut de son coursier au sommeil éternel de ses victimes.

Le Campo santo de Pise est un cloître, mais c'est aussi un musée. Si les restes de fresques primitives attribuées à Giotto, à Simone Memmi, à Taddeo Gaddi, à Buffal-maco, sont à moitié détruites par le temps et la main des hommes, il en reste encore assez pour attirer les esprits studieux. Les fresques de Benozzo Gozzoli, et surtout celles des deux Orcagna, suffiraient pour retenir les artistes, en même temps que les marbres antiques appelleraient les archéologues. Sous les galeries qui règnent au pourtour de l'édifice, on rencontre assez d'œuvres des débuts de la Renaissance pour permettre d'y élever à leur rang les premiers sculpteurs de l'école pisane, Nicolas et Jean de Pise, les auteurs des merveilles du baptistère de cette ville, les prédécesseurs, au baptistère de Florence, de l'œuvre définitive de Ghiberti. Il est remarquable que ces villes florissantes de l'Italie centrale, Pise, Florence, Sienne, tout en se déchirant les entrailles, se prêtaient volontiers leurs meilleurs artistes ; et alors qu'elles ne songeaient qu'à se détruire les unes les autres, frayaient à leurs ennemis, les voies de la célébrité par un échange d'hommes de génie qui devaient toutes les immortaliser.

C'est un spectacle que la renaissance italienne a seule connu et qu'il est juste de mettre en relief. On se battait, on s'opprimait, on se tuait ; mais dans la postérité on se faisait vivre. Que seraient aujourd'hui ces fameuses républiques italiennes, si riches, si galantes, si vaillantes, sans l'art qui, en toutes ses manifestations, dans toutes ses branches, s'est élevé si haut que nul, en nos temps modernes, n'a pu l'atteindre et n'a pu guère se maintenir à un niveau moyen sans l'imiter ?

Le Campo santo de Pise est un des sanctuaires où l'art de la Renaissance peut être le plus utilement étudié. Les sculptures de Nicolas et de Jean de Pise s'y mêlent en assez grand nombre aux sarcophages de l'antiquité romaine. Bacchus et Ariane, Vénus et Endymion s'y rencontrent à côté de madones primitives et de figures naïves de l'Enfant Jésus. Le buste de Cavour n'est pas loin de celui de Brutus, et le ciseau de Thorwaldsen honore la cendre du chirurgien Vacca Berlingheri, pendant que l'*inconsolabile* de Bartoloni épuise inutilement ses larmes sur les restes oubliés du comte Mastiani. Ces pierres funèbres n'ont rien de bien sinistre, et le fastueux monument élevé à la mémoire d'une cantatrice fameuse, Mme Catalani, appelle plutôt le sourire sur les lèvres que les pleurs dans les yeux. La terre de Jérusalem, rapportée à grands frais par les galères pisanes pour sanctifier ce domaine de la mort, doit s'étonner parfois des singuliers personnages qu'on lui confie. Si le cavalier d'Orcagna n'était pas là pour assombrir l'horizon, la gaieté serait permise devant ces tombes modernes. Ce fastueux asile de la mort n'a pourtant rien du riant cimetière de San-Miniato, qui met aussi à Florence les morts de qualité au-dessus des vivants.

J'étais allé une dizaine de fois à Florence sans jamais trouver le temps de monter à San-Miniato. Florence, dans ses musées, dans ses églises, offre tant d'enchan-

ments aux yeux et à l'âme que l'on a peine à s'en détacher et à franchir ses limites. On va plus aisément à Fiesole qu'au sommet de cette colline d'où pourtant la vue est si belle.

San-Miniato est une église en forme de basilique, bâtie au XI^e siècle avec des matériaux antiques. La charpente est apparente. Les mosaïques de l'abside sont du XIII^e siècle, et dans la sacristie on voit des fresques de Spinello Spinelli d'un très haut caractère. L'église est pleine de monuments et d'objets curieux, entre autres un tombeau exécuté par Gamberelli qui est donné pour un des meilleurs morceaux de la sculpture florentine. Dans cette église, si ancienne et si curieuse, est enterré le poète Prati.

III

Un matin, le 2 novembre, je pris enfin la résolution de monter à San-Miniato. Il était 7 heures et l'air était doux. Pourtant une brume légère voilait les rives de l'Arno; elle se répandait dans les rues sans mouiller les dalles, et je m'assurai, en gravissant les premières rampes du chemin de la croix qui s'échelonnent sur le flanc nord de la colline, que le ciel, au dessus du brouillard, était pur et que la matinée serait belle.

Je savais que, depuis quelques années, on avait fait du clos de San-Miniato, entouré de hautes et fortes murailles, un campo santo réservé et d'une espèce nouvelle. J'étais loin cependant de me douter du spectacle qui m'attendait là-haut. J'arrivai au moment où la porte venait de s'ouvrir. En temps ordinaire, elle ne s'ouvrait que les dimanches et jours de fête, de 8 heures à midi. Mais le jour des Morts la consigne était levée.

Le champ des morts n'était pas bien grand, et pourtant les tombes étaient nombreuses, toutes pareilles : une table

de marbre noir portant une courte inscription. Séparées seulement par un étroit sentier, on avait pu les multiplier, et pour en augmenter la nombre, on en avait dressé, pour commémoration, perpendiculairement le long des murailles. Toutes ces tombes semblables et de même dimension donnaient la plus parfaite idée de l'égalité devant la mort. C'était pourtant une élite de gens fortunés qui avaient acheté assez chèrement le droit de se faire enterrer à l'ombre de la basilique, dans cette terre arrosée du sang de saint Miniato : c'est là qu'il reçut le martyre au III^e siècle. Je ne crois pas qu'il existe un seul exemple de cette parfaite égalité dans le tombeau.

Un coup d'œil donné sur ces tombes qui ne paraissaient offrir aucun intérêt d'art ou de curiosité puisqu'elles étaient toutes semblables et d'une simplicité extrême, je me plaçai sur le perron de l'église pour admirer tout à mon aise le panorama qui se déroulait à mes pieds. La brume était descendue sur les toits des maisons. La ville semblait dormir sur des coussins de coton blanc que les premiers rayons du soleil n'avaient pas encore enflammés. A l'est, la chaîne des Apennins leur servait d'écran. Au dessus, je voyais surgir, comme d'une mer laiteuse, la campanile de Giotto, la coupole de Brunelleschi, la tour hardie du Palais vieux. La base des édifices échappait au regard ; ils flottaient comme des navires étranges sur un océan de lait. Cependant le soleil avait enfin couronné la montagne, et sa chaleur naissante avait déterminé un courant d'air dans la vallée allant de l'ouest à l'est. Comme s'il l'eût saisie d'une main invisible, il déchira la brume cotonneuse et l'entraîna par longs flocons vers le soleil, qui les dispersa peu à peu dans les plis sombres de la montagne. Je jouissais pleinement du paysage, et après avoir, durant des semaines, admiré la création de l'homme dans les galeries des Offices, je m'arrêtai en extase devant ce que Victor Hugo appelle " les

galeries de peinture du bon Dieu". Je ne me demandais même pas si l'intelligence de l'homme n'avait pas ajouté des accessoires précieux à l'œuvre du Créateur, tant il me semblait que l'œuvre humaine avait divinément complété l'œuvre divine. L'accessoire se fondait, dans une harmonie sublime, avec le tableau principal; et le génie de l'homme, émanation du maître de toutes choses, émergeait du brouillard comme un témoignage éloquent de la grandeur de la création.

Captivé par ce spectacle qui me faisait voir la ville et ses monuments sous un aspect nouveau et pour moi inconnu, j'en avais négligé un autre d'une espèce différente et rare, mais non moins intéressant. Pendant que mes yeux étaient fixés sur l'horizon qui se développait à mes pieds, plus près de moi, les visiteurs du Campo santo étaient venus nombreux, actifs, silencieux: beaucoup de femmes, de jeunes gens, des jeunes filles, porteurs de bouquets ou de petits paniers élégants et discrets. Une douce affliction se peignait sur la plupart des visages; un sourire souvent sur les lèvres, sans amertume, sans démonstration de douleur cuisante, comme il convient à des personnes émues qui viennent en visite, prendre des nouvelles des absents en attendant qu'elles puissent les rejoindre plus tard, quand l'heure du voyage aura sonné. Je les voyais s'agenouiller près de l'humble pierre, se pencher sur elle, tracer, avec des fleurs coupées qu'elles tiraient du petit panier et qu'elles versaient sur le marbre, des signes cabalistiques pour conjurer les âmes envolées à venir converser avec elles. Cette manière d'évocation me paraissait touchante, et j'y prenais un goût singulier.

Je descendis du perron et me mêlai à ce monde, concentré dans son occupation, inattentif à toute autre pensée que celle des morts. Je voulais voir ces signes cabalistiques qui éveillaient ainsi les âmes endormies. Sur une

tombe toute neuve, je lus : *Mia carissima filia* ; sur une autre, *Giulia, cara sposa* ; sur une troisième, *mio Carlo* ; et plus loin, ce simple nom sans épithète : *Amalia*. Je parcourus ainsi les sentiers, lisant tantôt de simples noms, tantôt des qualifications qui s'élevaient parfois jusqu'à l'adoration, jusqu'à l'espoir d'une réunion prochaine. Tous ces mots étaient tracés avec des pétales de fleurs coupées : ici avec des violettes ravies aux dernières tiges de la saison ; là avec la dépouille des fleurs d'automne, des reines-marguerites, des convolvulus blancs et bleus. Il y avait des chiffres, des dessins emblématiques, des lettres entrelacées, des monogrammes savamment combinés, rien de vulgaire d'ailleurs : ni cœurs percés d'une flèche, ni rébus amoureux, des croix, partout, presque toutes dessinées en fleurs pourpres.

IV

Au détour de la muraille, je rencontrai une dalle sur laquelle on n'avait rien apporté : ni bouquet, ni inscription, ni chiffre ; pas une fleur, pas un vestige de souvenir. Je me penchai pour lire le nom gravé en creux et sans or sur cette tombe abandonnée. Je crus avoir mal lu ; je mis comme tout le monde le genou en terre et m'approchai davantage. Deux fois je me frottai les yeux ; je croyais être le jouet d'une illusion : le nom que je venais de lire était un nom connu, presque un nom illustre, celui d'une femme qui eut son heure de célébrité ; fille d'une grande famille slave, d'un homme qui avait joué autrefois un rôle considérable dans la diplomatie européenne, elle-même mariée jeune à un homme qui ne la méritait pas et dont elle fut obligée de se séparer. Belle, spirituelle et riche, artiste de premier ordre quand elle consentait à faire vibrer sous ses doigts les notes cruelles de Chopin, elle avait traversé les salons de Paris, ébloui de

ses talents et de son esprit les hommes les plus éminents d'une génération brillante ; elle avait passé en séduisant et sans être elle-même séduite. Puis elle avait disparu comme un de ces astres qui laissent derrière eux un souvenir ineffaçable, mais qu'on ne revoit plus.

Des bruits navrants avaient couru. Devenue veuve, elle s'était remariée, moins dignement encore que la première fois. Dès lors on ne sut plus ce qu'elle était devenue. Son hôtel, dans la capitale, qu'elle habitait, s'était fermé et, un peu plus tard, avait été vendu. Où était-elle allée ? On l'ignorait. Était-elle morte ? On n'en savait rien. C'était bien sa tombe que je venais de découvrir, pierre simple et nue, où son nom seul était gravé, sans que le graveur ait glissé dans le creux des lettres cette feuille d'or qui aurait trahi, aux yeux du premier passant, l'incognito de la tombe.

Les souvenirs d'un passé que, jeune alors, j'avais peu connu, mais qui s'était profondément gravé dans ma mémoire, y surgissaient sans autre étreinte que celle que je subissais devant cette tombe abandonnée, devant cette ingratitude des hommes, cet oubli d'une figure que, dans toute l'Europe, on avait tant admirée, adulée. Une rêverie pénible m'envahissait et me serrait le cœur. Il n'était donc personne dans cette ancienne capitale des lettres et des arts qui l'ait connue ? Aucune main, était-il possible, n'avait serré la sienne ? Aucune âme n'avait vibré à ses accents ? Eh bien, j'étais là, simple spectateur, non désintéressé à coup sûr, mais de tous ceux qui avaient connu cette grande dame, cette grande artiste, qui avaient participé aux délices de son esprit et à la séduction de ses regards, le seul qui fût passé près d'elle inaperçu, il ne serait pas dit qu'elle serait, en ce saint jour des Morts, privée des fleurs que des mains amies versaient sur les tombes voisines. Elle non plus ne verrait pas s'éteindre ce jour sacré où le doux soleil de Toscane réchauffait les

marbres funéraires sans qu'un témoignage de mémoire—*in memoriam*, disaient les Romains—vînt effeuiller quelques tiges d'automne sur ce nom autrefois si illustre, aujourd'hui délaissé. Le vers du poète me revenait à la pensée : *Purpureos spargam flores*. Oui, je répandrai des fleurs sur cette tombe, des fleurs couleur de pourpre, comme le beau sang qui avait coulé dans ces nobles veines.

Je courus à la porte du cimetière où j'avais aperçu, en passant, une marchande de fleurs. Toutes les fleurs rouges qu'elle avait encore dans sa corbeille, je les enlevai et me hâtai de retourner à la pierre abandonnée.

Abandonnée ! elle ne l'était plus. Une femme, une vieille femme était agenouillée à l'endroit où j'étais debout tout à l'heure. Elle ne versait pas de fleurs sur la tombe : elle faisait mieux, elle y versait des prières. Quand je fus près d'elle, elle me regarda d'un œil étrange, presque mauvais ; mais voyant la brassée de fleurs que j'apportais, elle comprit ma pensée, et sans une parole elle tendit les mains pour recueillir la moisson. Puis elle effeuilla lentement les tiges les plus belles et, avec un art que je n'aurais pu imiter, elle traça sur le marbre noir ce simple nom : MARIE. La vieille femme reprit ses prières, je déposai le reste de mes fleurs au pied de la tombe et j'attendis.

Quand la femme se redressa, je voulus l'interroger. Avait-elle donc connu la princesse ?—“ Oui, me dit-elle, j'ai été sa dernière femme de chambre. C'est moi qui lui ai fermé les yeux et qui l'ai fait enterrer ici.” De tous ceux qui l'avaient connue, de tous ceux qui l'avaient aimée, c'était cette vieille seule qui s'était souvenue. Cette réflexion ramena ma pensée au Campo santo de Pise et au tombeau triomphant de la Catalani.

V

A Rome, je ne vis pas d'enterrement, et je ne saurais dire s'ils sont aussi bruyants que ceux de Vérone et aussi gais que ceux de Padoue. Tout le monde sait que les tombes y sont plus grandes et plus belles qu'en aucun autre lieu de la terre. Le tombeau d'Adrien était si vaste et si bien bâti qu'on a pu en faire une forteresse. De celui d'Auguste on fit tour à tour un fort, un cirque pour les courses de taureaux, et finalement un lieu de spectacles forains. Plus ancien, le tombeau de Publius Bibulus ne sert à rien qu'à faire la joie des archéologues. La pyramide de Cestius conserve, à l'intérieur, des traces de peintures moins intéressantes que celles des tombeaux étrusques. Le tombeau des Scipions n'a plus de Scipions dans ses caveaux, et les monuments qui l'ornaient sont dispersés en diverses collections, dont le musée du Vatican est le plus riche dépositaire. C'est là que se trouve le sarcophage de L. Scipion Barbatus, qui est devenu le type du sarcophage romain et dont on vend à Rome des réductions d'étagères en tuf d'Albano.

Trois *colombaria* où l'on déposait les urnes contenant la vraie cendre des morts laissent encore des doutes sur les personnages calcinés qui les ont habités; il n'en subsiste pas sur les regrets qu'éprouva une dame romaine nommée Synoris Glauconia touchant la mort de son chien, un chien qui faisait ses délices, paraît-il, *delicium*, dit l'inscription. C'est la seule note triste qui s'élève de ces débris.

On sait que les Romains ne se déplaiaient pas au voisinage des morts. Les grandes voies, aux abords des villes, passaient entre deux rangées de tombeaux et de *colombaria*. La voie Appienne en a conservé des restes élégants qui n'ont rien du caractère lugubre que nous essayons d'imprimer à nos monuments funèbres. Le tombeau de Cécilia Métella, femme de Crassus, dont il ne reste

que la base, devait être un ouvrage d'une grande beauté, à en juger par ce qui nous en est conservé. L'étage supérieur, à colonnes de marbre blanc portant une coupole, devait rappeler aux vainqueurs de la Grèce le monument athénien de Lysicrate. Rien de sinistre dans ces constructions funèbres. Elles formaient un cortège agréable à ceux qui entraient ou sortaient, et complétaient l'ornement de la ville. La seule tristesse que l'on recueille sur cette voie antique est celle que causent au visiteur qui s'expose à la parcourir en voiture les cahots sur les dalles déchaussées de la route romaine. Un de mes compagnons et moi qui la parcourions nous l'avions appelée "chemin de la dislocation".

Le passé à Rome, qu'il appartienne au paganisme ou aux commencements du christianisme, n'a rien qui trouble l'âme. Dans les catacombes ou sur les tombeaux, l'image de la mort est pleine de grandeur et de consolation. Il en est de même à peu près partout en Italie, dans les lieux consacrés à la dernière demeure des hommes ou réservés aux grandes scènes de l'art chrétien. Le jugement dernier de la Sixtine, malgré les supplices entrevus par Michel-Ange, échappe lui-même à l'esprit lugubre de Dante et ouvre sur le ciel des perspectives qui adoucissent singulièrement le geste courroucé de Dieu vengeur au point de ne montrer en lui que le geste bénissant. Toutefois, je ne conseillerai jamais au voyageur qui veut conserver sa gaieté d'entrer un jour de mauvaise humeur dans l'église de San-Stefano rotondo. Il y verrait des scènes qui troubleraient son prochain sommeil. En parlant de ces peintures de Pomerancio et de Tempesta, Sthendal a dit : " Cette réalité atroce est le sublime des âmes communes. Raphaël est bien froid auprès de saint Érasme, dont on dévide les entrailles avec un tour." N'y a-t-il pas une bonne leçon d'esthétique dans ces paroles ?

Nous n'avons pas ici à discuter la valeur et le caractère du monument funèbre dans l'antiquité, non plus qu'à nous enfoncer dans les profondeurs mystiques des catacombes. C'est affaire aux archéologues, qui d'ailleurs ne s'en sont pas privés.

VI

A Pompéi aussi, une voie des tombeaux a procuré à l'archéologue, à l'historien et même au simple curieux des joies délicates et des trésors pour les dissertations. Pompéi est elle-même un grand et précieux cimetière. L'espèce humaine y montre comme dans les autres, mais d'une autre manière et avec plus d'intensité, ses faiblesses et ses vices. Ici, c'est un avare qui a songé d'abord à sauver ses richesses et que la cendre brûlante a étouffé sur sa cachette ; là, c'est une femme que la peur a paralysée et qui nous a légué les formes de son corps. Tel qui était parti est revenu chercher sa bourse et a trouvé le chemin coupé ; tel autre semble avoir combattu, avec son frère peut-être, à qui sortirait le premier de la maison dans laquelle ils restèrent tous deux ensevelis.

Les ossements calcinés sont en grand nombre, mais combien en plus grand nombre sont ceux qui, ayant pu échapper au fléau, ont laissé derrière eux des traces de leurs mœurs, des empreintes de leur caractère ! A côté des objets d'art, des meubles, des monuments, des maisons, quels témoignages éloquents d'une vie qui par tant de points ressemble à la nôtre, que ces inscriptions sur les murailles, dans les lieux publics, dans les cabarets ! Elles sont à la place où on les a mises il y a dix-huit cents ans et nous permettent de plonger un regard sûr dans cette civilisation gréco-romaine que les écrivains nous avaient seulement permis d'entrevoir.

D'un examen rapide de ces reliques, il ressort, pour l'esprit le moins observateur, qu'en ces temps si lointains,

le soin de la cité était poussé par l'édilité à un degré de perfection dont nous pourrions être jaloux. Ainsi, dans cette petite ville, rien ne manquait de ce qui est nécessaire à la vie facile et joyeuse des habitants. Les rues étaient droites et garnies de trottoirs. Pour faciliter aux piétons la traversée des carrefours, une pierre était posée au centre sur laquelle on pouvait mettre le pied. Les chars allaient d'un côté et revenaient de l'autre, comme s'ils eussent été sur des rails. L'eau était abondante, les citernes et les puits fort nombreux dans les maisons. Un aqueduc alimentait les fontaines d'une eau de source captée dans les montagnes. Il était formellement défendu de déposer aucune ordure au dehors, mais il ne nous a pas encore été révélé comment elles sortaient de la ville. Il semble pourtant que les "poubelles" étaient déjà inventées.

Naples, dans l'antiquité grecque, fut une ville de plaisir. Quand Rome l'eut conquise, elle devint un lieu de délices et, au dire compétent de Pétrone, un centre de corruption. Je n'oserais affirmer qu'elle justifie encore cette vieille renommée, mais j'ai pu constater qu'elle est un centre de gaieté qui touche parfois à la folie, surtout le jour des Morts. Bien mal venu serait le touriste qui s'abstiendrait de monter au Pausilippe pour visiter le tombeau de Virgile. A l'entrée de la grotte dite de Séjan, une inscription avertit le visiteur qu'il ait à gravir un rapide escalier s'il veut atteindre le sol sacré où repose l'auteur des *Géorgiques*. Personne n'hésite à faire l'ascension. On traverse d'abord un verger, prix : 50 centimes. On arrive à une porte mal close que l'on franchit, prix : 50 centimes. Un peu plus loin, à l'ombre du laurier, planté par un Français que l'on dit être *Casimira della Vignia*, troisième péage. Cette fois, c'est 1 franc. Le gardien vous montre le laurier, vous fait toucher du doigt la tombe, et finalement vous propose de lui donner pour sa peine la

“ bonne main ”. Vous vous exécutez généreusement et vous vous retirez plein d’une émotion bien légitime. Vous avez vu la tombe de Virgile, vous avez mis le doigt sur la pierre, le tout pour 2 fr. 50... C’est pour rien. Cependant, en y réfléchissant, vous vous demandez s’il est bien vrai que Virgile ait été enterré là, et s’il est vraisemblable que sa cendre ait été déposée dans le vulgaire columbarium que l’on vous a montré. Virgile n’est pas mort à Parthénope, mais à Brundisium. S’il est vrai qu’il ait désiré que sa dépouille mortelle fût rapportée aux lieux où il avait chanté, près de la villa qu’il avait habitée, est-il permis de penser qu’on l’eût déposée en un endroit si mal choisi et qu’on lui eût donné un gîte commun avec les derniers venus du voisinage ? Le doute est permis, et plus d’un érudit l’a partagé. Silius Italicus acheta, dit-on, le champ où il reposait ; l’eût-il acheté si la tombe avait un columbarium à l’usage de tout le monde ? Et parce que Pétrarque y planta un premier laurier avant celui de Casimir Delavigne, est-il bien sûr qu’il n’ait pas été la dupe du propriétaire, qui voulait tirer le meilleur parti possible du champ de Silius Italicus ? Ce champ, lui-même, n’a pas toujours été à la même place ; il était autrefois plus bas, et malgré les secousses que le sol napolitain a souvent subies, il paraît difficile que le champ ait gravi le dur escalier que l’on m’a fait suivre pour atteindre les hauteurs de Pausilippe. J’ai donc, avec mes 2 fr. 50, payé un impôt à la gaieté napolitaine.

VII

Cette gaieté, pour en jouir tout à son aise, il faut la voir les jours de la madone et surtout le jour des Morts. La fête commence le 1er novembre. L’étranger ne la connaît guère. On va rarement à Naples à cette époque de l’an-

née. Ma bonne fortune m'avait conduit une fois, dans le bon moment, aux souriantes quiétudes de San-Miniato ; je pouvais bien tenter de participer, l'année suivante, aux joies funèbres de Naples.

Il y a à Naples deux cimetières : l'un ancien, l'autre tout moderne : il n'a pas encore un siècle. Le Campo santo vecchio est abandonné aux pauvres, aux malheureux. Il est plein. Le Campo santo nuovo se remplira avec le temps. Il est admirablement situé, au sommet d'une colline, d'où la vue embrasse une partie de la ville et presque tout le golfe de Naples jusqu'au cap Misène. A gauche du spectateur, le Vésuve fume ; à droite, le Palazzo reale se dérobe sous de magnifiques ombrages. Où peut-on être mieux ? C'est sans doute la pensée qui hante l'esprit de tous les Napolitains qui ont des parents ou des amis couchés sous les cyprès du cimetière neuf.

Le jour des Morts, j'y montai en compagnie de la population de Naples. Je ne l'ai pas comptée, mais il m'a semblé que toute la ville était là sur la route. C'était un mélange confus et bruyant de voitures et de piétons. Les carrosses des ducs et des marquis cheminaient à côté des voiturins de formes et de couleurs variées. Quelques-uns de ces véhicules, traînés par ces petits chevaux dont l'ardeur décèle une origine orientale, étaient surchargés d'hommes et de femmes en toilette et d'enfants accrochés à toutes les courroies, à toutes les saillies. Des ânes passaient, une femme assise entre deux paniers remplis de provisions, à côté de petits édifices peints en vert ou en rouge et montés sur deux roues, que poussait un homme, la veste brune sur l'épaule gauche, le bonnet pendant sur l'oreille, qui s'en allait criant : *aqua fresca gelati*, et qui débitait aisément sa marchandise, car il faisait chaud, et à force de crier, tous ces braves gens avaient soif. Ça et là, quelques étalages de marchands de macaroni et de pâtes et des jeunes filles offrant des fleurs aux passants.

Dieu me pardonne ! Quelques-unes avaient des tambours de basque dont elles secouaient, en chantant, les grelots en cadence rythmée avec le poing ou roulée avec le pouce. Des jeunes gens, des enfants de douze à quinze ans, s'étaient armés de ces marteaux en bois qui marquent la mesure dans toutes les danses napolitaines, et des pifferari montaient en sautant et soufflant le long chemin des Morts.

Quand j'arrivai au champ du repos, le cimetière était plein de monde, et tout ce monde était en branle. Comme à Florence, on couvrait les tombes de fleurs, mais sans goût, à flots, avec toute l'exagération qui semble un fruit du sol. Sur la pierre beaucoup de femmes étaient assises, comme chez elles, tirant du panier des fruits, des provisions, et mangeant à belles dents. Des éclats de rire partaient comme des fusées de droite et de gauche. Ceux qui n'avaient pas apporté leur déjeuner s'adressaient aux marchands ambulants pour donner satisfaction à leur appétit. Les oranges calmaient la soif des uns pendant que d'autres puisaient dans un rosolio plus énergique un complément de gaieté.

Toute la journée se passa en ces exercices pieux qui ne devaient pas soulager beaucoup dans leur souffrance les âmes douloureuses du Purgatoire. Quand, vers 4 heures, le jour commença à baisser, toute cette foule animée et en grande liesse reprit le chemin de la ville, non sans s'arrêter quelquefois pour boire de l'eau fraîche, manger les dernières pastèques et improviser des danses et des chansons au son de la *piva* et du *cimbalo*.

Je conclus de ma journée que les Napolitains étaient le peuple le plus heureux de la terre puisqu'il envisageait les visites aux morts comme le plus gai des pèlerinages. En résumé, par tout ce que je connaissais de l'Italie, j'avais vu que la mort n'y engendre pas des idées tristes et que, tout au contraire, elle y entretient dans les âmes une intarissable gaieté.

Alphonse de Calonne.

LE TYPHUS DE 1847

(*Suite*)

CHAPITRE QUATRIÈME

LES MARTYRS DE LA CHARITÉ.

Le typhus est un fléau qu'on n'affronte pas impunément et dans les circonstances où s'exerce présentement son règne, il atteint son but avec des proportions effrayantes.

Quelques semaines viennent de s'écouler dans ces ambulances où des centaines d'êtres humains succombent sous ses coups destructeurs. Les prêtres, les religieuses néanmoins sont encore debout, mais leurs pas deviennent chancelants. Le courage seul les maintient à leur poste. Quelques jours encore, et il leur faudra rendre les armes.

La bonne mère McMullen, qui vient chaque jour encourager du regard et de l'action ses chères filles, remarque l'altération qui paraît déjà sur leur figure pâle et amaigrie. Toute inquiète, elle veut leur porter de nouveaux secours... Hélas ! depuis près d'un mois presque toute sa communauté se porte aux *sheds*. Dès les commencements elle leur fit user de ménagement dans leur marche, elle obligeait les sœurs à aller prendre leurs repas à la maison de ferme tout près des *sheds*, et là rien ne manquait à leur entretien.

Mais dans leur ardente activité, elles ne prennent ces repas qu'à des heures bien irrégulières, ne trouvant jamais de loisir pour quitter leurs chers malades.

Plusieurs ne se rendent même pas jusqu'à la ferme, elles se contentent d'aller plonger l'écuëlle dans la marmite du bouillon à l'usage commun et d'en retirer une petite portion de viande qu'elles mangent en retournant à leur poste. Mais cette action sans relâche qui ne sait pas se ralentir, le mal pestilentiel l'arrêtera inopinément. Il arrive un soir où quelques-unes s'étendent sur leur lit pour ne plus se relever. L'infirmerie de l'Hôpital Général commence à se remplir de sœurs atteintes de la contagion. La salle d'exercices du noviciat se transforme en dortoir pour les chères et jeunes novices qui reviennent à leur tour, ornées du glaive qui doit bientôt les immoler et consommer en elles un glorieux martyr. Les bons pères Sulpiciens se défendent en vain des premières attaques de la peste, M. Morgan est conduit à l'Hôtel-Dieu ainsi que l'excellent M. Caroff. Voici venir les premiers jours de juillet, les Sœurs Grises se remplacent difficilement aux *sheds* ; l'infatigable supérieure de la communauté devient de plus en plus inquiète, et voyant l'épidémie entrer dans l'hôpital même, elle fait part de ses appréhensions au supérieur du séminaire ; celui-ci fait connaître la situation à Mgr Bourget. Sa Grandeur, remplie d'une sollicitude toute paternelle, se hâte d'offrir à cette bonne mère dix sœurs de la Providence. Ce secours est fort urgent. Le 26 juin, on les accueille à l'hôpital, et chaque matin ces nouvelles religieuses se mettent en route avec les Sœurs Grises pour s'initier à leurs travaux. Sœur McMullen veut néanmoins qu'on se partage la besogne avec discrétion ; une partie d'entre elles passeront l'avant-midi à la ferme et prendront la place des autres dans l'après-dîner ; ainsi chaque jour, cet échange de travail et de repos pourra quelque peu prolonger les forces. La situation devient de plus en plus alarmante, le nombre des malades va toujours croissant. Le 2 juillet, on compte 1300 malades, il en meurt 30 à 40 par jour. L'assistance

des sœurs diminue, Monseigneur fait ouvrir les portes du cloître et les bonnes religieuses de l'Hôtel-Dieu vont exercer au dehors le zèle qu'elles ont fait paraître à l'arrivée des navires, en offrant une de leurs salles ou 50 lits pour y recevoir les émigrés. Monseigneur Bourget suit avec zèle le service des ambulances, et voyant les prêtres de Saint-Sulpice sous l'étreinte du mal épidémique, Sa Grandeur se rend aux *sheds*. Le 3 juillet, elle va y passer la nuit avec Mgr Phelan, évêque de Kingston. Les deux prélats y exercent leur saint ministère avec beaucoup de fatigue. Le lendemain, ils vont prendre quelque repos à la ferme de la Pointe Saint-Charles. La maladie a néanmoins pris son cours chez les filles de madame d'Youville ; au 5 juillet, disent les mémoires, 23 sœurs gardent le lit, 17 sont atteintes de la contagion, et celles qui sont encore debout succombent de fatigue au service même de leurs sœurs. Le 6 juillet, la mère McMullen succombe de lassitude. Une maladie d'entrailles jointe à un épuisement complet fait naître de grandes inquiétudes chez ses filles. Le même jour, la petite sœur Limoges est administrée. Le 7, quinze sœurs reçoivent également l'Extrême-Onction. C'est dans de si tristes circonstances que la communauté chante cette année les premières vêpres de la fête de la glorieuse sainte Élisabeth, patronne de sa vénérée supérieure.

Le lendemain, 8, on apprend que M. Patrick Morgan meurt à l'Hôtel-Dieu, âgé de 32 ans. Il exerça l'un des premiers son saint ministère aux *sheds*. Sa charité et son zèle étaient remarquables. On le vit souvent étendu par terre entre deux moribonds pour entendre leur confession. La sœur Limoges le suit de près, elle succombe le 10, après de cruelles souffrances. Presque continuellement dans le délire, elle ne peut prononcer ses vœux de religion, mais l'holocauste n'est-il pas consommé ? Cette jeune novice, comptant 20 ans à peine, avait un tempérament fort et

robuste ; son humeur était douce, elle se faisait aimer de ses compagnes. Son obéissance était remarquable, sa tendre compassion pour les malheureux se manifesta à l'arrivée des pauvres Irlandais infectés du typhus ; elle eût voulu courir une des premières aux *sheds*, mais, remplaçant la sœur dépensière, elle dut retenir l'essor de son zèle.

“ Vous êtes heureuses, disait-elle à ses compagnes du noviciat, d'aller soigner les membres de Notre-Seigneur. Qu'il me tarde de vous suivre . . . ce jour ne viendra-t-il pas ? ”

Lorsqu'elle fut nommée pour partager le sort de ses sœurs, elle en fut si contente qu'elle alla en remercier Notre-Seigneur à l'église et entendit la messe en action de grâces pour cette faveur. M. Lawrence McEnery meurt le même jour. Ce prêtre zélé succombe aussi lui aux fatigues et à la maladie dans les soins assidus qu'il a donnés à ses infortunés compatriotes qui se trouvaient dispersés sur le canal depuis Montréal jusqu'à Lachine. Ces premières pertes plongent dans la douleur le séminaire et l'hôpital. Ne seront-elles pas suivies par d'autres victimes ? Évidemment, ces premiers jours de deuil doivent avoir un lendemain plus triste encore.

Le 11, racontent les annales, M. Gottofrey, ayant à exercer son ministère dans le couvent, y vint dans la soirée, en revenant des *sheds* probablement. Quelques-unes de nos sœurs l'ayant rencontré, il leur dit avec son humeur vive et joyeuse : “ Courage, mes chères sœurs, les souffrances sont courtes, mais la récompense sera éternelle.”

En souhaitant le bonsoir à la supérieure qu'il trouva fort soucieuse et préoccupée de ses malades, il lui dit : “ Prenez garde de vous tuer.” Il était 6½ heures du soir. Il se dirigea vers l'église de Notre-Dame de Bonsecours pour y prendre le Saint-Sacrement qu'il voulait porter en

viatique. Montant au troisième étage de la sacristie et voulant ouvrir une porte donnant passage sur une galerie, il oublia, peut-être, ou il ignora plus probablement qu'on avait défait cette galerie, et comme il fit un grand effort pour ouvrir cette porte qu'on n'avait pas eu soin de clouer suffisamment, il se précipita dans un vide de plus de trente pieds de hauteur.

On le transporta à l'Hôtel-Dieu, où il ne tarda pas à expirer et à aller recevoir, lui aussi, la palme des bons serviteurs toujours prêts à s'immoler au service du divin Maître.

Empruntons ici quelques lignes de la pieuse biographie de M. Billaudèle à l'occasion de cette perte prématurée. Cette mort, dans d'aussi tristes conjonctures, brisa le cœur du pauvre supérieur. Aucun confrère de la maison n'osait lui en porter la nouvelle ; il fallut que le Rvd Père Duranquet, S. J., ancien élève et enfant spirituel de M. Billaudèle à Clermont, se chargeât de la commission. Le bon père, prenant les choses dans les pures vues de la foi et sur un ton plutôt gai que triste, dit à M. Billaudèle d'abord consterné et anéanti par la fatale annonce : “ Eh ! “ M. le Supérieur, ce n'est pas un jour de bataille qui est “ triste pour un militaire, au contraire, il n'est jamais “ plus fier et plus joyeux ; nous sommes comme vous sur “ la brèche et nous sommes tous contents. — Vous avez “ raison, reprit M. Billaudèle, ranimé par ces paroles “ énergiques, et plusieurs fois depuis M. Billaudèle a “ déclaré que cette manière d'annonce était en effet la “ seule qui pût lui faire supporter un coup aussi dou- “ loureux.” Comme son glorieux patron saint Pierre, le pieux supérieur du séminaire doit s'avancer de plus en plus dans la mer de la douleur et de l'affliction.

Le surlendemain de la mort de M. Gottofrey, le 13, il reçoit avec une non moins grande soumission les derniers soupirs de M. Caroff, homme d'une douceur et d'une

simplicité charmantes, prêtre si zélé aussi lui, et dont le dévouement fut si remarquable aux ambulances. La sœur Angélique Chevreuil Primeau prend place après lui dans le catalogue mortuaire de cet épisode désastreux.

Le nom d'Angélique convenait très bien à cette jeune novice. Le sourire sur les lèvres, elle était toujours prête à rendre service sans laisser jamais paraître aucune répugnance. Elle se faisait remarquer par son amour pour la régularité et l'obéissance.

Son attrait pour le soulagement des malheureux lui fit accepter joyeusement sa mission aux *shells*.

Elle avait revêtu le saint habit le 24 juin, ainsi que la sœur Perrin. Le lendemain, elles étaient nommées toutes deux pour aller au secours des émigrés. Quelques jours après, sœur Perrin revint avec la fièvre. Sœur Primeau séjourna plus longtemps sous les abris, mais après quelques semaines, le germe de mort se développait chez elle avec beaucoup de rapidité.

Comme elle conserva sa lucidité d'esprit, elle eut la consolation de faire sa profession, le 12 juillet, deux jours avant sa mort.

Elle était âgée de 20 ans, 10 mois et 24 jours. Le jour suivant, la consternation n'est pas moins grande à l'hôpital qu'au séminaire d'apprendre la perte de l'excellent M. Pierre Richard, mort à l'Hôtel-Dieu le 15.

Une vie plus angélique qu'humaine caractérisait ce ministre des autels, qui ne comptait que 30 ans. Ses pensées étaient toujours élevées vers le ciel. Il avait continuellement sur les lèvres des expressions qui rappelaient les espérances éternelles. Quand on lui faisait observer les intempéries de la saison, le désagrément de la pluie dans les courses qu'on avait à faire, ou qu'on lui faisait remarquer la vermine qui s'était attachée à ses habits. "Oh ! tout cela, disait-il en souriant, c'est autant de perles pour le ciel."

Très dévoué à servir les malades, comme l'aurait été un bon infirmier, il demandait un jour à la bonne et courageuse novice, sœur Dalpé qu'il voyait harassée de fatigue comme lui : " Ma sœur, pensez-vous que nous n'ayons pas gagné quelques planches pour notre cercueil ? "

On a parlé plus haut de son affection pour les petits enfants et de son zèle à les instruire. Les paroles du divin Maître se seront réalisées en sa faveur : " Ceux qui auront enseigné les petits et les ignorants brilleront comme les astres des cieux. " La courageuse sœur Jeanette Collins, novice, entend elle aussi la voix du divin Époux. C'est le 16 juillet. Sa lampe est prête ; l'huile d'une héroïque charité la remplit ; elle l'a achetée, cette huile, avec ses fatigues, ses sueurs, ses sacrifices de tous genres auprès des pestiférés, mais surtout par son zèle à leur procurer l'assistance du prêtre à leurs derniers instants.

Son instruction religieuse lui fut d'un grand secours pour répondre aux questions malicieuses et indiscretes des protestants.

On raconte qu'un jour, s'étant absente quelques instants du chevet de ses malades, un ministre protestant exerça sa propagande et par conséquent fit valoir la prétendue réforme. Mais la sœur étant entrée soudain, les malades s'écrièrent : " Voilà notre céleste sœur, voilà notre céleste sœur. Venez vite, car ce ministre nous dit des choses inconvenantes sur la très sainte Vierge. " On juge facilement de la stupéfaction du ministre.

Cette chère novice n'était pas moins ardente au travail de sa perfection religieuse, elle s'appliquait à l'acquisition de toutes les vertus, surtout à celles de douceur, d'amabilité, de prévenance envers ses compagnes qu'elle s'efforçait d'aimer toutes en la charité de Notre-Seigneur, étant toujours prête à leur rendre service et à les consoler dans leurs peines.

Comme ses compagnes, le délire se manifesta à la fin de ses cruelles souffrances et ses accès la portaient à une grande piété. On l'entendait s'exprimer comme dans un transport de joie : "Je vois l'Enfant Jésus." Elle lui tendait les bras. "Voyez-vous l'Enfant Jésus, comme il est beau... " Je veux aller à lui, laissez-moi partir avec mon Jésus."

On lui demandait si elle voulait être guérie. "Oh ! non, je veux mourir pour aimer Jésus dans le ciel."

Elle meurt comme elle l'avait désiré, cette jeune novice de 20 ans, le 16e jour de juillet. La bonne mère McMullen supporte avec une chrétienne résignation ces pertes douloureuses ; le calice n'est pas encore à demi épuisé. La voilà aujourd'hui, 21 juillet, au chevet de l'admirable sœur Marie (Barbeau), professe depuis vingt-deux ans, ce beau modèle de régularité et de toutes les vertus religieuses. Cette bonne sœur va mourir ! Elle va mourir victime des soins qu'elle a donnés aux pauvres pestiférés. Oh ! elle a toujours aimé les plus délaissés. Qui peut oublier son immense charité, quand chargée de la dépense de la maison, elle avait obtenu la permission de nourrir autant de pauvres du dehors qu'elle le pouvait avec les restes mis à profit, sans aucun détriment aux dépenses courantes. Il en accourait un grand nombre chaque jour, il fallait voir combien elle était aimée et respectée de tous ces infortunés.

De la dépense, elle passa à la salle des femmes et de là à une salle d'hommes.

C'est dans ce dernier poste que les supérieurs la trouvèrent toute disposée à remettre ses bons vieillards entre les mains de sœur Nobless, pour aller aux ambulances, où elle fut si heureuse de sacrifier à Dieu une vie que le Père céleste avait prolongée de quelques années pour honorer son fidèle serviteur, le bienheureux Alphonse Rodriguez, qu'on avait invoqué pour la guérison d'une maladie qui avait conduit cette chère sœur à l'extrémité.

Elle mourut à 46 ans. Sœur Alodie Bruyère, postulante, s'éteint le 23 ; elle n'a fait qu'apparaître aux *sheds* et elle est frappée aussitôt. Sa maladie est cruelle, son pauvre corps tombe en putréfaction. Dans son délire elle chante avec ardeur : " O Jésus, conduis mes pas." Toutes ces bonnes enfants, disent les mémoires, en parlant des novices, promettaient une longue existence. C'étaient de jeunes plants tout vivaces sur lesquels on fondait de pieuses espérances.

Il a plu au Seigneur de les transporter dans les régions éternelles ; qu'il en soit béni et exalté dans les siècles des siècles !

Les deuils au séminaire semblent alterner avec ceux de la communauté des Sœurs Grises. Une nouvelle mortalité vient remplir de douleur les deux maisons. Le vénérable M. Richard succombe aussi lui, à l'âge de 68 ans, au dévouement admirable dont il a fait preuve envers nos malheureux frères d'Irlande. Il a été dit plus haut, que c'est lui qui les accueille la première nuit de leur arrivée ; c'est lui aussi qui persuade à l'intendant de l'émigration de demander des sœurs de charité pour les soins à donner aux malades. C'est lui qui s'intéresse avec tant de tendresse aux pauvres petits orphelins des *sheds* ; il leur procure un abri respectif, leur fait donner des vêtements et prépare lui-même leurs lits. Il aime à demeurer avec eux, il y récite son bréviaire.

Durant sa dernière maladie, il est occupé de cette œuvre qui lui tient tant au cœur. Il la recommande instamment aux sœurs quand elles le visitent à l'Hôtel-Dieu. Ajoutons encore un mot à sa mémoire.

M. Richard était Américain d'origine ; né dans le protestantisme, il vient à Montréal en 1807, dans l'intention de prêcher et de convertir à sa secte le clergé de Montréal qu'il savait être le principal soutien de la religion catholique en Canada.

Pour aller plus sûrement à son but, il s'adressa directement au supérieur du séminaire, le vénérable M. J.-Auguste Roux ; mais c'était là que Dieu l'attendait pour éclairer cet esprit juste et ce cœur plein de droiture et de bonne foi. Instruit, convaincu et pénétré par les sages et savantes instructions qu'il reçut de M. Roux, il ouvrit les yeux à la vérité, abjura ses erreurs, et par le même motif de zèle qui l'avait amené au Canada, il demanda à entrer dans l'état ecclésiastique et devint par son savoir, sa haute piété, l'admirable douceur de son caractère, la politesse exquise de ses manières, un modèle pour le clergé du pays et un des membres les plus distingués du séminaire de Montréal. Il s'attacha tellement à la personne de M. Roux que quand celui-ci, dans ses dernières années, dut, par l'ordre du médecin, aller faire un voyage en Europe en 1826, on ne crut pas devoir les séparer. Revenu en Canada en 1828, M. J. Richard prodigua au vénérable infirme, jusqu'à sa mort, arrivée le 7 avril 1831, les soins les plus tendres et les plus affectueux.

L'intendant du gouvernement, qui sut apprécier les belles qualités de M. Richard et aimait à prendre ses conseils durant la période du typhus, fut atteint de la contagion et mourut quelques semaines après ce saint prêtre. Le regretté M. Richard fut la dernière victime au séminaire. Cinq prêtres ravis par la mort en seize jours, et plusieurs autres encore bien malades, entre autres MM. McMahan, Prévost et de Charbonnel...

Le cœur si sensible du bon père Billaudèle n'était-il point saturé de douleur ? Le 28, le Rév. M. Rey, prêtre français attaché au ministère de l'évêché, meurt aussi lui du typhus qu'il a contracté dans l'exercice de sa charité aux *sheds*.

Notre bonne mère McMullen n'a point vidé son calice, et cette fois, c'est la lie qui va couler sur ses lèvres. Sa chère secrétaire, sœur Sainte-Croix, va lui être ravie ;

cette religieuse modèle, si digne de sa confiance... jeune encore... on comptait sur de longs services... Il y avait tant de maturité dans son jugement, tant de sagesse dans son action, tant de ressources dans ses aptitudes. Hélas ! disait la bonne mère, il y a quelques instants : “ Mon Dieu, celle-ci encore... ma secrétaire...” Pauvre mère, des sujets comme celui-ci ont bien droit à vos larmes maternelles.

Sœur Sainte-Croix (Pominville) joignait aux qualités dont nous venons de parler une éducation très élevée. Quoique sa mère fût protestante, notre chère sœur triompha des premiers préjugés de l'erreur, et surtout des attraits de la vanité. Elle choisit pour partage la communauté des Sœurs Grises, laquelle, disait-elle, lui semblait être la plus austère et la plus humble de celles qu'elle pouvait connaître. On ne tarda pas à apprécier le trésor que la divine Providence donnait à la maison.

L'esprit de recueillement dominait chez cette fervente sœur Sainte-Croix. Le souvenir en est resté comme un parfum d'édification chez toutes celles qui la connurent. Au milieu des occupations les plus propres à distraire, elle ne paraissait point perdre la présence de Dieu.

A un maintien modeste et réservé, elle joignait une grande simplicité d'action ; ses rapports étaient pleins de douceur et d'affabilité.

Comme toutes les sœurs qui se sacrifièrent avec elle au soin des pestiférés, elle avait la noble et sainte compassion pour le malheur... Aussi fut-elle toujours prête à aller visiter les affligés et les malades. Sa grande consolation était de passer les nuits dans les gîtes les plus abandonnés.

Quand arrivèrent les premiers émigrés, elle pressa la mère McMullen de prendre cette belle œuvre en considération, s'offrant avec une ardeur incroyable pour les assister et les soulager de ses soins ; elle courut une des

premières aux *sheds* et en revint l'une des dernières, quoiqu'elle éprouvât déjà la fièvre de la contagion.

Une des sœurs, effrayée de voir l'épidémie prendre de si graves proportions, plusieurs d'entre elles étant sur le point de succomber, lui exprima ses craintes de la mort qu'elle envisageait comme inévitable. " Ah ! ma chère sœur, lui répondit-elle, pourquoi nous effrayer, ne serions-nous pas très heureuses de mourir au service du prochain et de donner notre vie pour Celui qui a sacrifié la sienne pour nous ? "

Nous l'avons dit, elle fut la dernière aux *sheds*, elle voulait y épuiser ses dernières forces. Après avoir rendu ses services aux malades, elle se sentit très lasse et entra dans un appartement pour s'y reposer quelque peu.

Ici le bon M. Richard revient à notre souvenir. Elle le vit debout près d'une fenêtre, l'air pensif et comme absorbé dans ses réflexions. Son teint pâle et ses yeux abattus lui firent juger qu'il était malade. Elle s'informe de l'état de sa santé et le bon père d'un air paisible lui montre un amas de cercueils en dehors. " Voilà, ma sœur, lui dit-il, beaucoup de cercueils, je ne sais si les nôtres sont faits.—Ils ne sont pas encore faits, répondit ma sœur Sainte-Croix, mais ce qu'il y a de certain, c'est que les planches en sont sciées."

Le bon père prit les devants vers l'éternité après laquelle il soupirait. Cette excellente sœur ne tarda pas à quitter la terre elle aussi.

Dès ce jour, elle n'alla plus aux *sheds*, mais elle ne put suivre qu'en languissant les exercices de la communauté. Notre-Seigneur se plut à l'éprouver durant ce temps par des appréhensions et des frayeurs de la mort.

Enfin notre vertueuse sœur dut se rendre à l'infirmerie ; elle dit en y entrant : " Je n'en sortirai plus."

La bonne mère supérieure obligea sa fille à demander sa guérison par l'intercession du glorieux saint Joseph.

Elle le fit par obéissance et avec un parfait abandon au bon plaisir divin, éprouvant un grand désir d'aller jouir au ciel de la présence de son divin Époux.

Une de nos sœurs lui voyant remuer les lèvres, prêta l'oreille : la pieuse mourante faisait des oraisons jaculatoires comme celles-ci : " Seigneur, n'entrez point en jugement avec votre servante." " Seigneur, j'ai mis ma confiance en vous, je ne serai pas confondue."

On raconte que durant la maladie de cette chère sœur, un prêtre étant venu chercher le Saint-Sacrement pour le porter aux malades, eut une étrange distraction ; au lieu de sortir de la maison, il monta à l'appartement de sœur Sainte-Croix et s'arrêta un instant devant son lit pour reprendre aussitôt son chemin. On eût dit que Notre-Seigneur venait bénir sa bonne et fidèle servante.

Enfin, le 31 juillet devait marquer les destinées éternelles de la regrettée sœur Sainte-Croix. Elle mourut ce jour-là, à l'âge de 36 ans. On nous a fait part d'un fait qui mérite bien notre attention. Une jeune demoiselle McDonnell, de cette ville, avait connu et estimé beaucoup la chère sœur que la communauté pleurait en ce moment ; elle l'accompagnait souvent chez les pauvres et les malades et elle s'appliquait comme elle à pratiquer de grandes vertus. Elle allait jusqu'à mettre des pois dans ses souliers, afin d'avoir à souffrir davantage dans les courses de charité qu'elle aimait à faire. Cette jeune demoiselle avait obtenu de sa mère la permission d'accompagner sa religieuse amie aux *sheds*, et elle y prit la contagion. Or, le 31 juillet, étant bien souffrante, elle appelle soudainement sa mère : " Oh ! maman, lui dit-elle, voyez donc ma sœur Sainte-Croix qui monte au ciel." Cette pieuse dame remarque l'heure et envoie aussitôt chez les Sœurs Grises pour avoir des nouvelles. On lui fait répondre que sœur Sainte-Croix vient de mourir ; et les deux heures, confrontées, ensemble donnent le même instant de la mort

et de la vision de la bonne enfant. Cette jeune personne mourut aussi, s'envolant sans doute sur les traces de son amie vénérée.

Bonne mère McMullen, la coupe est-elle épuisée ? Pas encore. Entendez les gémissements d'une ancienne, sœur Nobless. Le Seigneur vous la demande. Mais ce sera la dernière.

Cette chère sœur, ne pouvant, à cause de son âge avancé, se dévouer au soulagement des pestiférés, voulut bien remplacer sœur Marie (Barbeau) à l'une des salles d'hommes infirmes. Les soins qu'elle donna à quelques-uns de ses vieillards qui étaient allés épuiser leurs dernières forces aux ambulances, lui fit contracter elle-même le mal pestilentiel. Elle s'éteignit le 4 août, enrichie des vertus et des mérites de quarante-six ans de profession religieuse. Elle était d'une douceur admirable ; ses soins de prédilection se portaient vers les plus infirmes.

Sa grande régularité ne fit que s'accroître avec l'âge. Elle ne voulut jamais rechercher dans sa vieillesse les dispenses ou adoucissements qui pouvaient lui être permis. C'était un type de vraie politesse, et quand les jeunes sœurs s'offraient à lui rendre service, elle les remerciait gracieusement en ajoutant qu'elle était non seulement la servante des pauvres, mais encore sa propre servante ; qu'elle n'était pas venue en religion pour être servie, mais pour servir les autres. Elle persévéra ainsi jusqu'à l'âge de 72 ans.

(A suivre)

LETTRES DE VOYAGE

PAR

J.-PHILIPPE GARNEAU.

(*Suite et fin*)

Dimanche, 5 août, à 4.30 heures p. m., je quittais Salt Lake City pour retourner à Ogden, d'où je suis reparti mardi, à 8.40 heures p. m.

.....
A Salt Lake, j'ai cueilli et mangé un fruit que nous appelons au Canada *framboise noire*. J'ai oublié le nom de l'arbre—d'une trentaine de pieds de hauteur—qui produit ce fruit, et qui croît en face de la maison Valley.

J'ai pris un bain dans le grand lac Salé, situé à 20 milles de la ville proprement dite. On y va en char moyennant 50 centins, le bain y compris ; le vêtement coûte 25 centins. C'est le bain le plus agréable que j'aie jamais pris depuis que je suis aux États-Unis. L'eau du lac Salé est excessivement limpide : l'on en voit le fond à une très grande profondeur. Cette eau, d'une température agréable (à peu près tiède) — et saturée de sel, est très forte ; on dirait une saumure. Pas n'est besoin de savoir nager pour y flotter : l'on y flotte malgré soi. Quand vous sortez de ses ondes, il vous faut prendre un " bain d'orage " et vous laver, car le sel vous couvre le corps en entier. C'est un bain très fortifiant.

Dimanche, j'ai assisté à la messe de la cathédrale. C'est le directeur du collège catholique de Salt Lake, le Rév. Père

T., un Canadien, qui a donné l'instruction, — en anglais — en prenant pour texte : “ Hors de l'Église, point de salut.”

Salt Lake est maintenant, pour les mormons, la Ville des villes. C'est ici que se trouvent les trois grands édifices qui font leur orgueil : le Temple, le Tabernacle et la Salle d'Assemblée. Dans le second, le Tabernacle, l'acoustique est, paraît-il, si parfait que la chute d'une épingle sur le fond d'un chapeau est entendue d'une extrémité à l'autre de l'édifice. De forme ovale, le Tabernacle est percé de nombreuses portes pour en faciliter l'évacuation en cas de feu ou de panique. La construction du Temple, qui a été commencée en 1853, est encore inachevée. On en évalue le coût total à dix millions de piastres. La secte des mormons fut fondée en 1827 par Joseph Smith. Chassés successivement du Missouri et de l'Illinois, où ils s'étaient établis, les mormons se réfugièrent dans le pays qui, sous le nom d'Utah, devint en 1850 un nouveau territoire de l'Union. A Joseph Smith, tué en 1844 avec son frère Hiram par une multitude furieuse, succéda, comme chef des mormons, Brigham Young ; à celui-ci, mort en 1877, succéda John Taylor. Le fond de la doctrine des mormons est le matérialisme.

En longeant le lac Salé, l'on voit sur ses rives d'immenses monceaux de sel tiré des ruisseaux que l'on creuse à cet effet sur la plage.

.....

Mercredi matin, 8 août, à 11 heures, je débarquais à Grand Junction par une chaleur accablante. Grand Junction, qui compte 2000 à 3000 habitants, est une ville comme on en rencontre bien souvent aux États-Unis, villes dont la fondation ne tient qu'à la jonction ou le croisage de deux ou trois voies ferrées.

A 1.30 heure p. m. jeudi, 9 août, j'arrivais à Bridge Port.

Il n'y a ici que la gare du chemin de fer et une maison de *retirance*. Deux hautes montagnes en granit rouge dominant Bridge Port, en donnant passage à la rivière Gunnison, qui y roule ses eaux assez limpides et profondes. Je passai l'après-midi à pêcher dans cette rivière ; je n'y pris que deux gougeons qu'on me fit frire à la pension. Je voulais me donner le luxe de manger du poisson pris par moi dans la rivière Gunnison.

Pour avoir une idée juste de la beauté et de la grandeur du panorama qui se déroule à nos yeux de Grand Junction à Denver par la voie du Denver et Rio Grande, il faut soi-même y passer. Là où je pêchais, la montagne, coupée presque à pic, s'élevait à près de 1000 pieds au-dessus de ma tête.

.....

Arrivé à Montrose dans l'après-midi du 10 août, j'en suis reparti le 11, à 7 heures, samedi soir.

C'est de Montrose surtout que commencent à se dérouler à nos regards les grandes beautés sauvages qui sont semées innombrables sur la route qui va nous conduire à Denver. Il n'y a pas ici de monotonie, le panorama change constamment. Non loin de Montrose, nous entrons dans le Black Canon (Gorge Sombre). De largeur inégale, cette gorge se rétrécit quelquefois pour se réélargir de nouveau à quelque distance et permettre à l'œil d'admirer les monts escarpés qui s'élancent à deux ou trois mille pieds vers le ciel.

Je suis passé de nuit à travers ces grandes solitudes, mais l'atmosphère n'était chargée d'aucun nuage, et la lune était dans toute sa splendeur ; de sorte qu'il m'a été permis d'observer ce que nous appelons l' "Aiguille Currecanti," le plus isolé et le plus abrupte des nombreux pinacles que nous rencontrons sur cette route.

Formée d'une pierre rouge de la base au sommet,

L'Aiguille Currecanti, dont la tête altière se dresse à 2000 pieds au-dessus de la rivière Gunnison, nous apparaît dans sa grâce et sa symétrie, comme une sentinelle géante veillant à la solitude du canon (on appelle canon une vallée fort étroite).

De onze heures du soir à trois heures et demie du matin (dimanche, 12 août), je me suis tenu sur la plateforme de notre char, admirant les gigantesques beautés que la nature déroulait à mes yeux avec tant de profusion.

Après avoir traversé cette gorge énorme où les montagnes semblent à chaque instant vouloir rejoindre leurs flancs pour nous anéantir, et où le cœur du voyageur se sent, en quelque sorte, étreint par cette nature si sauvagement tourmentée, nous saluons avec joie, soulagement et reconnaissance la vallée de la rivière Gunnison.

Nous passons Sargent, puis nous faisons l'ascension vertigineuse des défilés tortueux, sinueux de la passe Marshall. Nous traversons ici les montagnes Rocheuses à une élévation de 10,760 pieds. Il nous faut monter et descendre, tourner et contourner, doubler et redoubler la voie qui semble jetée là, tantôt au-dessus de nos têtes, tantôt sous nos pieds, comme un immense lazzo prêt à raidir ses ondulations sa proie une fois saisie. Nous pouvons, à chaque courbe, admirer la machine puissante et infatigable montant tranquillement, mais sûrement, la pente escarpée qui nous conduit au haut de la montagne.

Sortant des abris contre la neige, le train s'arrête au sommet le plus élevé. La vue qui s'offre alors au voyageur est remplie de beautés que je n'essaierai pas de décrire. Il était à peu près deux heures du matin, lorsque nous avons atteint ce sommet. Les pensées qui occupaient alors mon esprit, comme le spectacle que j'avais sous les yeux, sont de ceux qu'on ne saurait traduire par la parole.

A l'est, et séparés par d'innombrables cimes qui nous

présentent d'en bas leurs têtes pressées les unes contre les autres, sont les pics irréguliers et couverts de neige du Sangre de Christo.

Les tours naturelles du mont Ouray surpassent toutes les sommités environnantes ; elles sont dénudées, sans végétation. Près du mont Ouray s'étend une *mer* de blocs de granit accumulés et renversés sans art par la nature ; c'est là ce qui constitue l'épine dorsale des montagnes Rocheuses.

A l'ouest, non loin du sommet où nous stationnions, l'on aperçoit des sources d'eau d'abord, puis des ruisselets cascadants qui vont former la rivière Gunnison, tributaire du Colorado, fleuve qui se jette dans le golfe de Californie. A l'est, à un mille, à peu près, des premiers, s'échappent d'autres ruisseaux, dont les eaux vont grossir celles de la rivière Arkansas, tributaire, elle, du Mississipi, qui a son embouchure au golfe du Mexique.

.....

Je profitai de mon séjour à Salida (jolie petite ville située à environ 7000 pieds au-dessus du niveau de la mer) pour aller visiter Cleora, ville où il se fait beaucoup de charbon de bois. J'ai connu à Cleora un Canadien qui fait environ \$2000 par mois quand tous ses fourneaux (kilns)—au nombre de huit—sont en opération. Ces fourneaux, construits en brique et recouverts d'une épaisse couche de mortier, ont la forme de ruches d'abeilles percées de trois ouvertures, dont deux vers le sommet et une à la partie inférieure. Ils contiennent chacun 20 cordes de bois. Après les avoir remplis de bûches d'épinette, on met le feu en dessous, vers le centre, on ferme hermétiquement toutes les portes, n'y laissant l'air pénétrer que par de petites ouvertures de la grandeur d'une brique, puis on laisse brûler ainsi pendant 8 à 10 jours. Chacun des fourneaux peut contenir la charge de deux

chars ; la capacité d'un char est de 625 minots. Ce charbon est expédié aux hauts fourneaux de Leadville, où il est vendu 10 centins le minot.

Je quittais Salida mardi midi, 14 août.

Près de Salida, nous entrons dans la "grande et glorieuse" Gorge Royale, merveille transcendante du grand canon de l'Arkansas.

La compagnie du chemin de fer met ici à la disposition des voyageurs un char-observatoire découvert, de telle façon que notre regard ne rencontre aucun obstacle. A première vue, il semblerait qu'il n'y avait place dans cette Gorge Royale que pour le lit de la rivière. Il a fallu, pour asseoir les rails, entailler le roc vif non seulement sur un espace de quelques pieds, mais sur une longueur de dix milles. A un certain endroit, le roc offrant trop de résistance, on a dû y jeter un pont en appuyant l'une des extrémités de suspension de cet ouvrage sur le flanc de la montagne opposée. La distance qui sépare cette double rangée de montagnes mesure à un endroit à peine trente pieds. Ces montagnes, en pierre de couleur rouge, montant à pic à une hauteur de 1000 à 1200 pieds, sont dépourvues de toute végétation. Il est des endroits où le soleil n'a jamais pénétré. Là, la solitude est complète, l'oiseau même ne s'y aventure pas ; la rivière sombre et murmurante trouble seule de son doux gémissement cette affreuse tranquillité.

A Pueblo, nous tournons vers le nord et nous suivons la pente orientale des Rocheuses jusqu'à Denver.

Les montagnes remplissent l'horizon à l'ouest, tandis que, à l'est, s'étend la plaine sans limites.

Nous nous arrêtons quelques instants à Colorado Spring, jolie petite ville, puis nous continuons à Palmer Lake, endroit tout à fait pittoresque.

.....

Enfin, vers 8.15 heures p. m. (mardi, 14 août), nous atteignons Denver, un peu fatigués, mais l'esprit encore tout imprégné du souvenir des beautés sans nombre de notre voyage.

.....

A Denver, je revois les anciens amis, les anciennes connaissances ; je revois les mêmes beaux édifices, etc., etc., auxquels sont venus s'en ajouter plusieurs autres depuis mon départ.

.....

Mais tout cela n'est pas le Canada...vers lequel je soupire.

.....

PHILIPPE.

———

Denver, Colorado, 5 octobre 1888.

Je suis rentré hier d'une promenade à Idaho Springs en compagnie d'un prêtre missionnaire d'Afrique, le révérend abbé Tournier. Idaho Springs, qui ne renferme qu'une population de 2000 âmes, est renommé pour ses mines et ses eaux thermales. Immédiatement en arrière de la ville, sont des montagnes hautes et escarpées qu'il nous faut gravir pour atteindre la région des mines. Avec mon révérend compagnon, je me suis rendu pédestrement au sommet d'une de ces montagnes, afin de visiter les mines que possèdent un Canadien du nom de D. Sur ce sommet, nous sommes à une hauteur de mille pieds au-dessus de la ville, qui, elle-même, est déjà située à une altitude de 8000 pieds au-dessus de la mer. C'était la première fois de ma vie que je faisais à pied une ascension aussi considérable. J'avais la respiration souvent difficile ; cependant, en une heure et quart, nous avons escaladé cette hauteur. Nous avons pris trente-cinq minutes à redescendre.

Une mine est une chose assez intéressante à visiter, surtout si elle est profonde. Nous en avons visité une qui atteint une profondeur de 360 pieds. Nous y sommes descendus jusqu'à 300 pieds—non toutefois sans avoir enlevé le collet blanc et nous être affublés chacun d'un pantalon de toile bleue, d'un gilet de même étoffe et de vieilles bottes. L'abbé Tournier, intrépide Savoyard, qui ne saurait démentir son origine, s'est risqué par les échelles ; moi, je suis descendu dans le panier, plutôt le seau de fer, qui peut contenir deux hommes, et dont on fait usage pour monter l'eau, le minerai, la pierre, etc., dont on se sert, enfin, pour monter et descendre tout ce qui entre ou sort de la mine, à l'exception des pièces de boisage.....

Bien qu'un assez grand nombre de mines ne consistent qu'en un simple puits pratiqué dans la terre, toutes ne sont pas aussi peu *compliquées*. Pour se faire une idée exacte d'une mine, il faut, avant tout, savoir que le minerai est généralement caché par couches ou veines au milieu des lits de rochers, et qu'il faut suivre ces veines dans leurs marches—le plus souvent très capricieuses—pour les arracher aux entrailles qui les enserrant dans leurs multiples replis.

.....

Une machine à vapeur actionne un câble métallique puissant auquel est attaché le seau qui doit faire le service dont j'ai parlé plus haut. A chacune des nombreuses galeries superposées (qui toutes aboutissent au puits central), cette espèce de monte-charge, roulant sur des lisses en bois, reçoit le contenu des wagons et va le déposer à la surface de la mine.

La plus considérable des mines que nous avons visitées produit pour \$35,000 de minerai—or, argent, cuivre et plomb—par mois.

Nous avons parcouru plusieurs galeries à la lumière de

chandelles. Cette promenade souterraine n'est pas aussi *effrayante* qu'on est porté à le croire dès l'abord, bien que de tous côtés l'on soit entouré d'une muraille dont l'épaisseur échappe à tout calcul.

Le puits peut avoir 4 pieds par 12 pieds d'ouverture. Les galeries, creusées de hauteur d'homme, ont de 6 à 12 pieds de largeur.

La veine va de haut en bas, suit la coupe du rocher et varie de un pouce à six pieds d'épaisseur.

Le minerai donne un rendement d'à peu près \$30 à \$40 la tonne.

J'ai vu, à distance, une mine d'où l'on retire, paraît-il, pour \$100,000 de minerai par mois.

Les mineurs sont de braves gens qui vivent dans des maisonnettes construites à proximité des mines où ils travaillent.

.....

Nous avons bien eu un peu de pluie et de froid d'automne, ces jours derniers, mais nous jouissons maintenant d'une température d'août.

.....

.....Et ce que j'ai à l'esprit :

C'est le ciel du pays, le village natal ;
 Le fleuve au bord duquel notre heureuse jeunesse
 Coula dans les transports d'une pure allégresse ;
 Le sentier verdoyant où, chasseur matinal,
 Nous aimions à cueillir la rose et l'aubépine ;
 Le clocher du vieux temple et sa voix argentine ;

PHILIPPE.



CHARLES GUERIN

ROMAN DE MŒURS CANADIENNES

ILLUSTRATIONS DE J.-B. LAGACÉ.

(Suite)

Au premier coup d'archet Jules de Lamilletière se mit en place avec Clorinde, Louise avec un des militaires fit leur vis-à-vis. Charles se tint près du quadrille et par

un effort de hardiesse et d'habileté trouva le moyen d'engager Mlle Wagnaër pour le *troisième*. Elle l'était déjà pour le *second* avec l'autre militaire.



L'entrain de la danse, la musique assez bonne, l'éclat de la fête ne tardèrent pas à animer tous les invités d'une gaieté bruyante qui effaça bientôt les distinctions les plus désagréables. Le bal fut ravissant.

Clorinde, après avoir dansé avec Charles, refusa tout autre cavalier, sous le prétexte que lui offrait son rôle de maîtresse de maison. Elle fit avec Louise et son frère le tour des appartements et du jardin pour voir si tout était bien.

En passant près des peupliers du jardin, Charles aperçut son ami Voisin qui s'était adossé à un de ces arbres et paraissait chercher dans la contemplation de la voûte étoilée, une compensation à sa solitude et à son ennui. Il eut pitié de lui et l'indiquant à Clorinde qui ne put s'empêcher de sourire, il prit congé d'elle et fut le rejoindre.

Comme pour remercier son ami, Henri ne tarit pas en éloges sur Louise et sur Clorinde. Il le félicita d'avoir dans une de ces charmantes personnes, une sœur chérie, et dans l'autre... bientôt, peut-être, plus qu'une sœur.

Il est juste de dire qu'il y avait encore plus de vérité que de flatterie dans ces paroles. Mlle Wagnaër et Mlle Guérin étaient bien certainement les deux reines du bal, quoique belles chacune à sa manière. Clorinde, un peu brune, avait un de ces teints animés et transparents qui ont le velouté de la pêche. Elle avait de grands yeux noirs tempérés dans leur éclat par la mélancolie que projetaient sur leurs regards les longs cils qui les recouvraient, un profil grec assez correct, des lèvres un peu plus épaisses qu'un peintre ne l'aurait désiré, mais pleines de fraîcheur et de volupté dans leurs contours. Son expression un peu sévère devenait gracieuse lorsqu'elle causait ; elle avait quelque chose de compliqué qui manquait à la blonde et naïve figure de Louise.

Les charmes de cette jeune fille, son amour qu'elle ne lui dissimulait guères, les magnificences de la soirée et, pour tout dire, quelques verres d'un vin généreux que Charles s'était versé au buffet en compagnie de son ami, tout cela lui avait monté la tête à un degré difficile à décrire.

Il se livrait à une splendide improvisation dans laquelle il construisait des châteaux et organisait des fêtes dignes des *Mille et une nuits*, lorsqu'un domestique vint annoncer aux deux jeunes gens, que M. Wagnaër désirait les entretenir un moment. Ils le suivirent et trouvèrent leur hôte qui les attendait dans une petite chambre voisine de

son *magasin*, dans la seule partie de la maison qui ne fût pas envahie par la foule des invités. Il avait avec lui Guillot son commis et un jeune homme inconnu.

—Je vous demande mille pardons, dit-il, de vous avoir enlevés à vos amusements, surtout pour vous parler d'affaires. Je vous tiendrai ici le moins longtemps possible, et comme je n'y vais point par quatre chemins, ce sera bientôt fait. Monsieur Jean Bernard, que je vous présente, est le fils d'un de mes amis. Il se propose de fonder un établissement de commerce dans le district de Gaspé. Il y a beaucoup à faire dans ces endroits, et je crois qu'avec un peu d'encouragement il réussira. J'aime à favoriser les jeunes gens, et surtout les jeunes Canadiens. Après cela, vous me direz que c'est bien juste, puisque j'ai fait ma fortune ici... Il faudrait à M. Bernard deux mille louis pour faire partir ses affaires. Hum ! deux mille louis, par le temps qui court, M. Bernard, savez-vous bien que ça ne se trouve point dans le pas d'un cheval ! Mais, comme je vous le disais, il y a un instant, je crois que nous en viendrons à bout. Sept cent cinquante louis que Monsieur a par lui-même, et sept cent cinquante louis que je viens de lui prêter, cela fait bien quinze cents louis. Il est vrai qu'après cela je me trouve épuisé, mais il reste mon crédit, qui est bon, Dieu merci. En partant avec M. Bernard demain matin pour Québec, je trouverai là des amis qui nous endosseront des billets et j'aurai aisément quelques cents louis aux banques. La seule objection, c'est qu'un voyage à Québec dans ce moment-ci me contrarierait beaucoup. Je suis au plus fort de mes affaires... J'étais très embarrassé, lorsque Guillot, qui a de bonnes idées, m'a fait penser à vous, Messieurs. Vos noms sont assez connus. Placés avec le mien, pour la forme, sur le dos d'un billet, ils feraient l'affaire sans aucune difficulté. J'ai pensé que vous aimeriez à vous joindre à une bonne action, et à rendre service à un jeune compatriote.

J'ai préparé deux billets de cent cinquante louis chacun. Vous n'avez qu'à dire si cela vous convient. Si ça vous gênait le moins du monde, nous n'en serions pas pires amis.

Après quelques observations, Henri Voisin, sans trop hésiter, endossa l'un des billets, fait à son ordre par Jean Bernard. Charles Guérin suivit son exemple et mit son nom sur l'autre billet.

M. Wagner écrivit le sien au-dessous.

Et l'on rentra dans la salle du bal, et le bal dura jusqu'au jour.

FIN DE LA SECONDE PARTIE.

TROISIÈME PARTIE.

I

SOUS LES SAPINS



AU bout de la terre de Jacques Lebrun, sur la lisière du bois se trouvait une longue suite de grosses roches, recouvertes, pour la plupart, de mousses épaisses et de lichens, et entre lesquelles s'élevaient plusieurs sapins à la sombre verdure. Au pied des sapins, à travers les cailloux, un ruisseau qui, dans les grandes eaux, devenait un torrent, précipitait une onde fraîche et écumeuse.

C'était une des plus chaudes journées de l'été. Un soleil ardent desséchait l'herbe des

prairies, et à travers le feuillage épais, dardait quelques-uns de ses rayons jusque dans la profondeur des bois. Les oiseaux se taisaient comme accablés par la chaleur ; on n'entendait que le chant de la cigale et le bourdonnement de quelques autres insectes. Il était trois heures de l'après-midi, la chaleur était parvenue à son apogée, et l'endroit que nous venons d'indiquer offrait un asile qui n'était pas à dédaigner. Une jeune fille assise sur une des plus grosses roches, la tête appuyée sur le tronc d'un sapin, s'était endormie dans cette retraite, le tapis de mousse qui recouvrait la pierre trempait au bas dans le ruisseau, et les branches du sapin descendaient jusqu'à terre en s'éloignant du tronc. La jeune fille avait de longs cheveux châtain qui tombaient en boucles épaisses sur son cou ; son teint était animé de vives couleurs, et quoiqu'elle ne fût pas bien brune, on voyait que sa peau avait été plus d'une fois caressée par les rayons du soleil. Sa respiration haletante révélait un sommeil agité. Un large chapeau de paille et un beau livre relié en maroquin rouge, avaient été oubliés sur une des roches voisines.

L'indiscret qui se serait permis de feuilleter le livre, aurait trouvé que c'était un *Album* converti en journal intime, et si, après cette découverte, il eût poussé l'indélicatesse plus loin, il aurait pu lire ce qui suit.

28 mars.

Quel usage puis-je faire de cet *Album*, qui me soit plus agréable que d'y inscrire jour par jour les ennuis de l'absence ? Quel plaisir nous aurons tous deux à relire ces pages ! . . . Il n'est parti que d'hier et quel vide ! . . . Quelle longue journée ! Je n'ai pas travaillé : j'ai passé comme une folle une grande partie du jour à regarder à la fenêtre, dans la direction qu'ils ont prise . . . comme si je pouvais le voir, à présent qu'il est si loin ! Comme je regardais, il est venu s'abattre sur le chemin, tout un

volier de ces petits oiseaux blancs qu'on appelle des *oiseaux de misère*. Je voudrais bien de leur misère et être l'un d'eux ! Comme je l'aurais suivi en sautillant sur la neige.... Où est-il à présent ? Il pense à moi.... on n'oublie pas si vite ; mais'y pensera-t-il longtemps ?... Ah ! oui, ce mot qui m'est échappé comme il partait : Ne m'oubliez pas, retentira longtemps dans son cœur. Je ne sais pas comment j'ai fait pour oser lui dire cela en présence de mon père !

Je ne vis que de souvenirs ; les plus petites choses sont sans cesse présentes à mon esprit.

J'ai remarqué un demi cercle tracé très fortement sur le plancher près d'une fenêtre. Il se mettait là souvent, un genou appuyé sur une chaise qu'il faisait tourner sur elle-même.... Cette petite trace sur le plancher, ce n'est rien sans doute ; eh bien ! je suis allée déjà la regarder plus de dix fois.

3 avril.

Je ne serai maintenant pas plus de deux jours sans avoir de ses nouvelles. Mon père m'apportera-t-il une lettre de lui ? Je ne le pense pas ; il n'osera pas la lui confier.

Cette semaine d'ennui me rappelle celle que j'ai passée, il y a quelque temps, lors du premier voyage de mon père. Mais c'est effrayant combien je m'ennuie davantage. Au moins je travaillais, je pouvais voir au ménage, lire, coudre, broder.....

6 avril.

Mon père et une lettre ! Comme j'ai repassé souvent dans ma tête ces quelques lignes ! Comme j'ai été fière de découvrir ce billet que mon père m'a remis sans le savoir ! Quelque chose me disait qu'il devait y avoir mieux que des oignons de tulipes dans ce petit paquet.

Cela m'a porté bonheur, j'ai été tout autre aujourd'hui que les jours précédents. J'ai fait plus d'ouvrage que dans toute une semaine.

Mais peut-être ai-je mal fait de lire cette lettre ? Comment ! après l'avoir attendue si impatiemment, j'aurais été forcée de la déchirer ou de la jeter au feu ! Le bon Dieu exige-t-il tant de perfection de nous autres pauvres jeunes filles ?

15 avril.

Me voici retombée dans mon ennui et le dégoût de tout ce qui m'environne. Cette lettre m'avait pourtant consolée, du moins pour quelques jours.

A présent, j'ai beau la lire et la relire, il me semble qu'elle ne me dit plus ce qu'elle me disait. Je suis dans un état étrange. Tout est pour moi sujet de crainte ou d'espérance. La moindre chose, un mot, un bruit, un regard me trouble et m'effraie.....

21 avril.

J'ai lu des vers qu'il me faut copier ici. Je ne pourrais jamais si bien exprimer ce que je sens.

L'ABSENCE.

Pendant une heure au moins je l'avais attendu.
 Mécontente, j'avais tâché de me distraire
 Par un livre amusant, un travail assidu ;
 Hélas ! je ne pouvais ni lire ni rien faire.
 Assise sans penser devant mon secrétaire,
 Sans se fixer sur rien, mes yeux erraient partout.
 Ma plume au lieu d'écrire essuyait la poussière,
 Et puis entre mes doigts la prenant par un bout,
 Mollement j'arrachais sa parure légère ;
 Puis ma tête tombait sur mon bras incliné,
 Puis j'effaçais un mot, puis ma main indolente
 Défaisait sans effort chaque boucle flottante
 Dont mon front le matin se voyait couronné.
 Je soupirais tout bas sans peine bien réelle ;
 J'arrangeais le fichu que j'avais détaché,
 Puis je me balançais et, le corps tout penché,
 Je comptais les pavés de ma chambre nouvelle.

Qui croirait que ce jeu dissipa mon ennui ?
 Depuis que nuit et jour je ne pense qu'à lui,
 Pour moi tout est présage—et la lune couverte,
 Et les ciseaux offerts, la rose trop ouverte,
 La marguerite en fleurs que j'effeuille en passant,
 Le chant du jeune oiseau, sa vue au jour naissant,
 L'araignée au matin qui fait que je tressaille,
 Que j'ai peur jusqu'au soir et qu'alors je me raille
 De ma vaine frayeur qui renaitra demain.
 J'en reviens au pavé dont le nombre incertain
 Faisait qu'en les comptant mon cœur battait à peine.
 Qu'à force de trembler je ne voyais pas clair.
 Il ne reviendra pas de toute la semaine,
 Me dis-je alors tout haut, si le nombre est impair.
 Il est pair—j'ai compté—Dût ta bouche railleuse
 Sourire un peu de moi, je me sentis joyeuse.
 Par un second calcul je n'osai pas risquer
 Un bien déjà promis... je pouvais le manquer
 Peut-être en me trompant ; du pavé prophétique
 J'ai détourné les yeux.....
 Grand Dieu ! je viens d'entendre un air napolitain,
 Un air gai le lundi je pleurerai demain.
 Un enfant a chanté—cela marque la joie—
 Un chien hurle—la peine.—Ainsi toujours en proie
 A la crainte, à l'espoir.—Mais le soleil à lui,
 Dans un nuage d'or le voilà qui se noie,
 C'est preuve de bonheur.....quelqu'un vient—ah ! c'est lui !

Elle est bien heureuse, et moi, pauvre Marichette, quand pourrai-je dire : *Ah ! c'est lui !*

— — —
26 avril.

J'ai reçu aujourd'hui une lettre d'Émilie. Voilà ce que j'appelle une bonne amie. Elle est lancée dans le monde et elle ne m'oublie point dans mon petit coin. Elle s'informe de mon *Album*. J'aurais honte de lui dire l'usage que j'en fais. Elle m'avait si bien recommandé, en me faisant ce cadeau, de l'emplir de jolies aquarelles et surtout d'y peindre les fleurs des bois qu'elle aimait tant et que nous allions cueillir toutes deux. un livre de botanique à la main.

11 mai.

M'aurait-il oubliée ? Ah ! cette pensée est affreuse, il faut la chasser bien vite.

J'ai surpris mon père aujourd'hui qui me regardait travailler ; il s'est éloigné, les yeux pleins de larmes. Aurait-il compris ?

20 mai.

Ah ! plaignez le mortel qui, seul en son ennui,
Va cueillir une fleur et la garde pour lui !

Pensée délicate et vraie ! . . . Je suis allée aujourd'hui herboriser. J'ai trouvé des fleurs qui sont à peu près les premières à poindre dans les champs au bord des ruisseaux et sur la lisière des bois. Le printemps est bien tardif cette année. *L'érythronium*, jolie fleur jaune qui se balance avec grâce sur sa tige entre deux longues feuilles d'un vert doux à l'œil et tacheté de rouge ; le *trilium* avec ses trois feuilles, ses trois sépales et ses trois pétales ; *l'anémone*, aussi gracieuse que son nom ; le *sanguinaria canadensis*, dont la racine tache comme du sang ; la *violette*, fleur emblématique dans tous les pays ; la *claytonia virginica*, dont les petites campanules blanches et roses se cachent aussi comme les fleurs de la violette ; quand je les ai eu cueillies, je ne savais plus qu'en faire : mon petit herbier en contient déjà des *spécimens* sous toutes les formes. Quel plaisir j'aurais eu à les *lui* donner !

J'étais bien contente, cependant, de mon petit butin, dont je me proposais de faire hommage à mon père, lorsque j'ai rencontré la mère Paquet, qui venait au-devant de moi et qui m'a fait le plus vilain plat qu'on puisse imaginer. “ Mamz'elle Marichette, m'a-t-elle dit, je ne sais pas ce qu'ils ont dans le village, mais ils ne font que rire de vous et jaser sur votre compte. Depuis que ce beau *Mossieu* est parti, ils disent que vous êtes folle, que vous avez la tête virée, que vous êtes fière, c'est terrible,

et puis que vous avez bien du chagrin, ce qui est bon pour vous ! Ils disent comme cela que vous n'aurez plus jamais de ses nouvelles, qu'il vous a amusée, qu'il se moque de vous ; et un tas d'autres choses que je voudrais tant seulement pas vous répéter. Croyez-moi, mam'zelle Marichette, soyez gaie, avenante, montrez-vous dans le village, faites-vous des amis ; ça ne vaut jamais rien pour une *créature* de se mettre dans les langues."

La vieille est-elle piquée de ce que je ne lui fais point de confidences ? Ou bien dit-elle vrai ? Cela ne laisse pas que de m'inquiéter.

26 mai.

Mon père m'a prise dans ses bras, et il m'a demandé ce que j'avais à être triste. Je lui ai dit que j'étais malade. Effectivement, je n'ai point menti. Seulement, je ne suis pas triste parce que je suis malade ; mais je suis malade parce que je suis triste. J'ai eu, cette nuit,



une fièvre très forte ; si je me souviens bien, je me suis levée dans ma chambre et j'ai récité une grande partie de mon rôle d'Athalie. Il me semblait que Charles était là qui m'écoutait.

Comme mon père est bon ! Ce soir, en rentrant dans ma chambre, j'ai trouvé une belle pièce de soie ; j'ai été voir papa et je lui ai dit que ça me faisait de la peine

qu'il fît de la dépense pour moi....Il me dit que la récolte de l'année dernière avait été excellente, qu'il avait fait de bonnes affaires cet hiver; qu'il savait bien ce qu'il faisait....Je vais me faire une belle robe. Émilie m'enverra bien un patron. Cet ouvrage me distraira peut-être et me consolera....Quand il reviendra, je n'aurai pas honte de me montrer devant lui....Et puis, ma vieille robe brune du couvent était si laide!

3 juin.

Il m'oublie, c'est bien certain!... aujourd'hui le 3 de juin, je n'ai pas encore de ses nouvelles....et il devait être chez sa mère le premier de mai....peut-être m'a-t-il écrit et sa lettre est-elle restée en chemin...peut-être a-t-il de grandes difficultés à vaincre et ne veut-il pas m'écrire avant que tout soit arrangé...peut-être n'a-t-il pas obtenu la permission de mon oncle pour ce second voyage.... peut-être est-il malade...ou bien quelque accident...En voilà des *peut-être*; et de bien tristes parmi!.....

Hier, j'ai eu la visite de la petite Rose Tremblay; elle est bien nommée *Rose*: je n'ai jamais vu des joues si fraîches et si colorées. Cela m'a fait penser combien je devais être pâle. Je me suis regardée, en passant, dans mon miroir: j'ai eu peur de moi.

Rose se marie: elle est venue m'annoncer cela et faire, comme on dit, une visite d'adieu. Elle a premier et dernier ban dimanche. "Voilà ce que c'est, manz'elle Marichette, m'a-t-elle dit en partant, il ne tenait qu'à vous. Si vous *aviez voulu*, ce ne serait pas moi qui me marierais mardi! Fallait être bien difficile pourtant pour refuser Modeste Richard, un garçon si riche! Il est vrai que vous avez trouvé un beau Monsieur, et que vous serez la dame d'un avocat, quelqu'un de ces jours;....mais ce n'est pas une affaire faite et vous aurez peut-être bien du chagrin.....

Je lui ai dit qu'elle se trompait, que je ne me marierais jamais, que j'avais refusé son fiancé, parce que j'entendais bien rester vieille fille, pour avoir soin de mon père et raccommoder le vieux linge de la maison. J'ai trouvé le moyen de rire en lui disant cela ; mais, comme j'ai pleuré quand j'ai pu être seule !

8 juin.

Je n'ai eu qu'une pensée toute la nuit et toute la journée, une pensée comme celles qu'on doit avoir dans l'enfer : *Il en aime une autre !*

9 juin.

Comme je me promenais seule dans la campagne. j'ai vu venir de loin un convoi funèbre. La mort a quelque chose de bien plus triste à la campagne : il n'y a pas le bruit, l'agitation, les mille contrastes que vous trouvez de suite dans les rues d'une ville pour effacer l'impression que vous recevez de la vue d'un cercueil. La pauvre femme que l'on menait en terre m'était tout à fait inconnue : c'est une fille d'une autre paroisse, qui était venue ici s'engager pour les travaux. Elle est morte en deux ou trois jours d'une fièvre qui s'est déclarée subitement. L'enterrement de cette inconnue m'a causé autant d'émotion que si c'eût été une parente ou une amie. Il n'y avait que les gens de la maison où elle servait, trois ou quatre voisins et quelques enfants qui suivaient le cercueil. J'ai augmenté de ma présence ce petit convoi.

Il faisait le plus beau temps que l'on pût désirer, trop beau pour un enterrement ! Le ciel était pur et d'un beau bleu pâle, le soleil brillait sans nous incommoder par une excessive chaleur, les petits oiseaux chantaient en sautillant sur les clôtures, et quelquefois dans le chemin,

sans trop s'alarmer de notre présence... ils savaient bien qu'une morte et sa suite ne leur feraient point de mal... Le foin et les fleurs des champs embaumaient l'air ; on aurait dit que la nature entière souriait à la sépulture de cette pauvre fille que le ciel a peut-être reçue de préférence à bien des riches et des grands. La cloche de l'église, qui s'est mise à sonner quand on nous a vus venir, semblait une voix qui l'appelait d'en haut en chantant...

Nous marchions lentement en répondant au chapelet que récitait une des vieilles femmes. Cela m'a rappelé le premier enterrement que j'ai vu... celui de ma pauvre mère. Mais c'était bien différent. Il pleuvait beaucoup cette journée-là et il y avait une grande foule de monde et un beau clergé qui marchait devant. J'étais toute petite ; mon père me tenait par la main, et je marchais sans savoir où nous allions.

Le vicaire et un petit enfant de chœur ont récité à voix basse les prières pour cette pauvre fille et la cérémonie de sa sépulture a été bien courte. Quand le cercueil a été recouvert de terre, je me suis enfoncée dans le cimetière, où j'ai retrouvé avec peine, parmi les autres inscriptions, celle qu'on a placée sur la tombe de ma mère. Je n'étais pas entrée dans ce lieu depuis bien longtemps. Quand on est heureuse, il en coûte de s'attrister : à présent, tout ce qui est triste me plaît. L'épithaphe de ma pauvre mère est bien simple ; il n'y a pas même de date et il n'y a pas son âge. " Ici repose le corps de Marie Dumont, épouse de Jacques Lebrun—Priez pour elle."

Je n'ai pas prié pour elle, malgré qu'on me le demandât. L'idée ne m'en est pas venue. Je l'ai priée, elle, pour moi. J'ai dit : " Ma mère, ne m'oubliez point dans le ciel où vous êtes. Si je dois cesser d'être vertueuse et bonne, demandez au bon Dieu que je vienne bien vite vous rejoindre ici et là-haut."

15 juin.

Il me semble que je suis résignée à mon malheur. Je suis bien persuadée maintenant que c'est fini. J'étais une folle de le croire ; il était trop jeune et avait trop peu d'expérience du monde. Il ne se croit déjà plus lié par ce qu'il m'a dit. Il se sera dit à lui-même : autant en emporte le vent ! Il a raison et je devrais faire comme lui. Il me semble que je dois avoir assez de force pour oublier un écervelé de cette espèce. Mérite-t-il qu'on se rende malheureuse et qu'on se fasse mourir pour lui ? Après tout, il ne manque pas de jeunes filles à qui la même chose est arrivée, et qui sont encore vivantes et bien portantes. Les chagrins d'amour passent comme tout le reste. J'en aurai pour quelques jours encore à être triste ; mais avec du courage et de la philosophie, je redeviendrai calme et heureuse comme avant.

20 juin.

Il est bien facile d'être philosophe sur le papier..... mais je l'aime plus que jamais, et je sens que je l'aimerai toujours. J'ai eu, hier, des moments sombres, des moments de désespoir terribles. Il faut pourtant que je prenne une résolution. Si je lui écrivais ? Oui, il faut que je lui écrive !

21 juin.

J'ai griffonné bien du papier aujourd'hui. J'ai écrit cinq ou six lettres pour Charles....les unes étaient tendres et touchantes, d'autres froides et polies, d'une politesse ironique ; d'autres étaient chargées de reproches et d'injures et écrasantes de mépris. Elles se valent toutes à présent... car je les ai toutes déchirées et brûlées. Ça n'a pas le sens commun de vouloir lui écrire. Est-ce

qu'il me répondrait ? Est-ce qu'il lirait ma lettre ? Est-ce qu'il la décachetterait seulement ? Est-ce qu'il s'occupe de moi ? Est-ce qu'il a un cœur et une âme comme les autres hommes ? Il m'est venu à l'idée de me confier à Émilie, à qui je dois une lettre . . . Il faut nécessairement s'épancher dans le sein d'une amie, — autrement le chagrin vous tuerait. J'ai donc écrit à Émilie ; mais en relisant ma lettre, la colère m'a pris de nouveau, jè me suis sentie humiliée de cette confiance, et cette lettre a eu le sort de toutes les autres.

27 juin.

Je devrais mourir de honte. Mon père a pris une engagée de plus pour le service de la maison. Moi qui autrefois faisais tout l'ouvrage !

Mon petit écureuil est mort ce matin dans sa cage. J'avais oublié depuis plusieurs jours de lui donner à manger. La mère Paquet m'a dit que si ce n'était que d'elle, il en serait de même de mes poulets et de toute la basse-cour.

A quoi suis-je bonne maintenant ? Je ne travaille pas de la journée et je ne dors pas de la nuit.

J'ai des idées épouvantables dont je ne puis me défaire . . . Que vais-je devenir ? . . . Mon Dieu ! Mon Dieu ! ayez pitié de moi !

Oh ! moi je veux mourir,
C'est assez parcourir
Le monde, vaste plaine
Où croit partout la peine.

Oh ! moi je veux mourir,
Je ne veux plus nourrir
Dans mon cœur l'espérance,
Cette longue démençance.

Oh ! moi je veux mourir,
 Mon corps ira pourrir
 Sous quelque blanche pierre,
 Implorant la prière.

Oh ! moi je veux mourir,
 D'ici je veux partir,
 Et laisser en arrière
 Toute vile barrière.

Oh ! moi je veux mourir ;
 Qui pourrait retenir
 L'essor de la colombe !
 Qui peut fermer la tombe !

Oh ! moi je veux mourir,
 Je saurai bien ouvrir
 Des morts la noire porte,
 Pour que mon âme sorte.

Oh ! moi je veux mourir ;
 En me voyant périr,
 Qu'importe qu'on s'écrie :
 Si jeune et plus de vie !

Que me feront à moi
 Les clameurs et l'effroi
 Qu'une jeune victime
 Fait toujours, en tombant
 Dans l'éternel abîme
 Du trépas dévorant

.....
 Que me feront à moi.....

3 juillet.

Qui a écrit les vers qu'il y a sur la page précédente ?
 Quelque folle sans doute ! Hélas ! cette folle, c'est moi ;
 et je vois bien, à l'air que tout le monde prend avec moi,
 qu'on me considère telle.... Que la volonté de Dieu soit
 faite !

Pierre-J.-O. Chauveau.

(A suivre)

EVENEMENTS DU MOIS

LE plébiscite a eu le résultat que l'on attendait. La province de Québec a donné une forte majorité contre la prohibition ; les provinces anglaises, grâce à l'activité des fanatiques, ont donné une majorité en faveur.

A peine la moitié des électeurs se sont présentés aux polls. Il est regrettable qu'on se soit montré aussi indifférent. Il est à présumer que la presque totalité de ceux qui ne se sont pas donné la peine de voter l'eussent fait contre la prohibition.

* * *

On revise en ce moment une nouvelle charte pour la ville de Montréal. On veut introduire dans cette charte une loi pour imposer les biens d'Église. Il est à espérer que l'on aura le bon sens de comprendre que nous y perdrons beaucoup plus que la ville n'y pourra gagner. Ce seront les pauvres surtout qui auront à souffrir d'une telle loi.

* * *

Le désastre de *la Bourgogne* a eu son pendant dans celui du *Mohegan*. 108 personnes ont péri ; un peu plus que les deux tiers de ceux qui étaient à bord.

* * *

L'Angleterre, oubliant qu'elle occupe l'Égypte en dépit d'engagements solennels, jette de hauts cris parce que le commandant Marchand occupe Fachoda. Elle est aussi aux prises avec la Russie à propos de la déposition de l'empereur de Chine. La situation serait très tendue sur les deux questions.

A TRAVERS LES LIVRES ET LES REVUES

Pluralité des mondes habités (la) considérée au point de vue négatif, par l'abbé F. X. Burque, curé de Fort Kent, Maine, ancien professeur de Philosophie au Séminaire de Saint-Hyacinthe. 1 vol. in-8°. Prix : \$1.00, chez Cadioux et Derome, à Montréal.

M. l'abbé Burque vient de publier des études sur la *Pluralité des mondes* entreprises il y a déjà plusieurs années. Il avait d'abord destiné ce travail à la REVUE CANADIENNE, mais dès qu'il l'eut commencé, il s'aperçut qu'il dépasserait les limites d'un article de revue, et, en effet, il forme aujourd'hui un beau volume de plus de 400 pages.

L'ouvrage est divisé en deux parties : dans la première, l'auteur démontre l'inhabileté des sciences physiques, dans la seconde, l'inhabileté de la Philosophie chrétienne à démontrer la réalité de la *Pluralité des mondes*.

Il faut lire soi-même ce très curieux et très intéressant traité pour l'apprécier, aussi ne chercherons-nous pas à en faire l'analyse. Il suffit d'en transcrire la table pour donner envie de le lire.

Première partie : Raisonnement commun de tous les incroyants et de tous les croyants qui s'appuient sur les sciences physiques pour soutenir le système de la *Pluralité des mondes*.—Vices principaux du raisonnement commun fondé sur les sciences physiques.—Vice capital du raisonnement commun fondé sur les sciences physiques.—Principales conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie.—La terre possède au suprême degré toutes les conditions physiques nécessaires à la vie ; aucun astre connu, dans l'univers, ne lui est comparable sous ce rapport.—Le soleil est une effroyable fournaise.—Toutes les étoiles sont d'effroyables fournaises.—La lune est un astre desséché.—Mercure est un astre brûlant.—Vénus est encore trop proche du soleil.—Mars est déjà trop éloigné du soleil.—Astéroïdes : trop petits, trop secs et trop froids.—Jupiter a de grosses apparences, mais de bien petites chances.—Saturne est encore plus mal partagé que Jupiter.—Uranus et Neptune sont encore plus inabordables que Saturne.—Quand même il y aurait analogie entre la terre et d'autres corps célestes, cette analogie, seule, ne serait nullement une preuve de vie chez ces derniers.—Absurdité de la génération spontanée.—Matérialistes jugés et appréciés à leur juste valeur.

Deuxième partie : Raisonnement particulier des philosophes chrétiens en faveur du système de la *Pluralité des mondes* : vices de ce raisonnement.—Silence absolu de l'Ancien Testament au sujet de l'habitation des astres.—Silence absolu du Nouveau Testament au sujet de l'habitation des astres.—Silence absolu de l'Eglise, des Pères et des Docteurs, au sujet de l'habitation des astres.—Témoignage non équivoque de la sainte Ecriture, de l'Eglise et de tous les peuples du monde, à l'égard de la non-habitation des astres.—La fin naturelle des astres, bien connue, n'implique nullement, repousse plutôt l'état d'habitation.—L'habitation des astres, relativement à Jésus-Christ, est une énigme insoluble.—L'habitation des astres par des êtres inférieurs aux anges serait un préjudice à la gloire de Dieu.—Conclusion. M. l'abbé Burque fait suivre ce travail sur la *Pluralité des mondes habités*, d'une " Etude sur les origines et contre la théorie de l'évolution ou de la transformation des espèces, et termine ce beau et attrayant volume par une charmante pièce de poésie dans laquelle il met en scène un personnage quelconque, qui a connu toutes les aberrations de la science athée, à propos de la création spontanée. Celui-ci interroge les atomes, qui lui répondent et lui démontrent que " Dieu est au commencement de tout : au commencement de l'univers ; au commencement des espèces organiques ; au commencement de l'humanité.

*
* *

M. F. L. Desaulniers a réuni en un volume sous le titre de : **Les vieilles familles d'Yamachiche**, la généalogie de plusieurs des plus anciennes familles de cette paroisse dont les descendants sont maintenant dispersés dans bien d'autres paroisses et dans nos villes. Cet ouvrage est le complément de l'*Histoire d'Yamachiche*, publiée par le même auteur, en 1892. M. Nérée Beauchemin a orné ce volume d'une charmante poésie intitulée : "Patrie intime," dans laquelle il chante les beautés de son village aimé. Vraiment *exquise* est la description de son église qui commence ainsi :

.....—Mais notre église,
Merveille exquisite,
Est belle comme un paradis.

*
* *

Prières et Cantiques, par le révérend Père Police.

Un beau recueil de cantiques et chants religieux contenant : Toutes les prières par lesquelles nos pères se sont sanctifiés :—Les anciennes et belles prières du matin et du soir et de la sainte messe.—Les exercices de la journée du chrétien.—Les prières et les actes pour la confession et la communion.—Les vêpres et le chemin de la croix.

Il renferme aussi un choix de deux cents cantiques anciens et nouveaux qui embrassent toute la doctrine chrétienne,—les grandes vérités du salut,—les grandes et belles dévotions de la sainte Eglise à Notre-Seigneur, à la très sainte Vierge, à saint Joseph, à la sainte Famille, à sainte Anne, aux anges et aux saints.

Des psaumes en faux bourdon, pour les vêpres solennelles des dimanches et des fêtes—Les Antiennes de la sainte Vierge, adaptées à une musique vraiment religieuse. Un choix d'"O salutaris," de "Tantum ergo," de litanies, de motets et de chants pieux pour les bénédictions du très saint Sacrement, viennent compléter ce manuel et le rendre un des plus utiles et des plus propres à procurer la gloire de Dieu et le salut des âmes, l'amour de la sainte Eglise, de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la très sainte Vierge et des saints.

Prix.—75 centins l'exemplaire, par la poste. FRÈRES DE LA CHARITÉ, n° 85, rue Vernon, Boston, Mass.

*
* *

Jésus enfant et adolescent, modèle de l'enfance et de l'adolescence, par l'auteur des

PAILLETTES D'OR. Ouvrage approuvé par S. G. Mgr l'Archevêque d'Avignon.

—Un joli volume in-8° de xxviii-196 pages.—Prix, broché : 40 cts.—Chez Aubanel frères, éditeurs, imprimeurs de Sa Sainteté, Avignon.

C'est pour faire connaître Jésus et porter la jeunesse à l'imiter, suivant la si juste expression de Monseigneur l'Archevêque d'Avignon dans l'approbation qu'il a bien voulu faire de l'ouvrage, que le si distingué "Auteur des PAILLETTES D'OR" a composé un nouveau livre : *Jésus enfant et adolescent, modèle de l'Enfance et de l'Adolescence*.

Lisez-le, mères croyantes ; lisez-le, maîtres et maîtresses chrétiens ; faites-le lire à vos enfants et à vos élèves. C'est le meilleur enseignement que vous puissiez leur donner ; c'est le meilleur guide que vous puissiez leur conseiller dans tous les actes de la vie.

Toutes nos félicitations à messieurs Aubanel frères qui, en éditant cet ouvrage avec le plus grand soin, en ont fait un petit chef-d'œuvre de typographie.

A. L.